

24 janvier › 29 mars 2008 Théâtre de l'Odéon / Paris 6<sup>e</sup>

# L'École des femmes

 création

de **MOLIÈRE**

mise en scène **JEAN-PIERRE VINCENT**



© Macha Makeïeff

## Présent composé

### Rencontres

◆ **Fnac** le samedi 2 février 2008 à 15h à la Fnac Saint-Lazare avec **Daniel Auteuil** et **Jean-Pierre Vincent**.

◆ **Au bord du plateau** le mercredi 13 février 2008 au Théâtre de l'Odéon, à l'issue de la représentation, en présence de **Jean-Pierre Vincent** et de l'équipe artistique.

Entrée libre. Renseignements : 01 44 85 40 90

### Atelier de la pensée

◆ **Femmes empêchées : de la femme définie à la femme confinée**

Le samedi 23 février 2008 à 15h au Théâtre de l'Odéon - Grande salle / Paris 6<sup>e</sup>.

Rencontre animée par **Laure Adler**.

Entrée libre sur réservation : [present.compose@theatre-odeon.fr](mailto:present.compose@theatre-odeon.fr) ou 01 44 85 40 44

Prix des places : 30€ - 22€ - 12€ - 7,5€ (séries 1, 2, 3, 4) / Tarif groupes scolaires : 11€ et 6€ (séries 2 et 3)

Du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h (relâche le lundi)

Représentations en audio-description destinées aux déficients visuels le dimanche 17 février à 15h et le mardi 19 février à 20h.

En collaboration avec l'association Accès Culture

Contactez-nous au 01 44 85 40 37 ou [marie-julie.amblard@theatre-odeon.fr](mailto:marie-julie.amblard@theatre-odeon.fr)

Odéon-Théâtre de l'Europe,

Théâtre de l'Odéon, Place de l'Odéon Paris 6<sup>e</sup> / Métro Odéon - RER B Luxembourg

L'équipe des relations avec le public : Scolaires et universitaires, associations d'étudiants

Réservation : 01 44 85 40 39 / 40 47 - [scolaires@theatre-odeon.fr](mailto:scolaires@theatre-odeon.fr)

Actions pédagogiques :

Christophe Teillout : 01 44 85 40 39 - [christophe.teillout@theatre-odeon.fr](mailto:christophe.teillout@theatre-odeon.fr)

Emilie Dauriac : 01 44 85 40 33 - [emilie.dauriac@theatre-odeon.fr](mailto:emilie.dauriac@theatre-odeon.fr)

Dossier également disponible sur [www.theatre-odeon.fr](http://www.theatre-odeon.fr)

# L'École des femmes

création

de **MOLIÈRE**

mise en scène **JEAN-PIERRE VINCENT**

dramaturgie **Bernard Chartreux**  
décor **Jean-Paul Chambas**  
lumières **Alain Poisson**  
costumes **Patrice Cauchetier**  
maquillages **Suzanne Pisteur**  
coiffures **Daniel Blanc**

avec

Arnolphe **Daniel Auteuil**  
Oronte **Jean-Jacques Blanc**  
Chrysalde **Bernard Bloch**  
Georgette **Michèle Goddet**  
Le Notaire, Enrique **Pierre Gondard**  
Alain **Charlie Nelson**  
Agnès **Lyn Thibault**  
Horace **Stéphane Varupenne** de la Comédie-Française

Production : Studio Libre – Odéon-Théâtre de l'Europe

Tournée en France : janvier - février 2009

Nous remercions chaleureusement Arthur Le Stanc de sa collaboration.

ARNOLPHE

[...]

Ah ! Ah ! Si jeune encor, vous jouez de ces tours !  
Votre simplicité, qui semble sans pareille,  
Demande si l'on fait des enfants par l'oreille ;  
Et vous savez donner des rendez-vous la nuit,  
Et pour suivre un galant vous évader sans bruit !  
Tudieu ! Comme avec lui votre langue cajole !  
Il faut qu'on vous ait mise à quelque bonne école.  
Qui diantre tout d'un coup vous en a tant appris ?  
Vous ne craignez donc plus de trouver des esprits ?  
Et ce galant, la nuit, vous a donc enhardie ?  
Ah ! Coquine, en venir à cette perfidie ?  
Malgré tous mes bienfaits former un tel dessein !  
Petit serpent que j'ai réchauffé dans mon sein,  
Et qui, dès qu'il se sent, par une humeur ingrate,  
Cherche à faire du mal à celui qui le flatte !

AGNÈS

Pourquoi me criez-vous ?

ARNOLPHE

J'ai grand tort en effet !

AGNÈS

Je n'entends point de mal dans tout ce que j'ai fait.

ARNOLPHE

Suivre un galant n'est pas une action infâme ?

AGNÈS

C'est un homme qui dit qu'il me veut pour sa femme :  
J'ai suivi vos leçons, et vous m'avez prêché  
Qu'il se faut marier pour ôter le péché.

ARNOLPHE

Oui. Mais pour femme, moi, je prétendais vous prendre ;  
Et je vous l'avais fait, me semble, assez entendre.

AGNÈS

Oui. Mais à vous parler franchement entre nous,  
Il est plus pour cela selon mon goût que vous.

Depuis 1977, tous les dix ans ou peu s'en faut, Jean-Pierre Vincent se fixe un rendez-vous avec Molière. Après *Le Misanthrope*, après *Les Fourberies de Scapin* marquées par l'interprétation de Daniel Auteuil (1990), dix ans après *Tartuffe*, le voici qui retrouve Auteuil pour lui confier le rôle principal d'«une aurore de théâtre et d'humanité» qui est la première attaque de grande portée lancée par Molière contre certains mécanismes de pouvoir – d'ailleurs toujours actuels, et aussi actifs que jamais. Arnolphe veut en effet croire qu'il peut manipuler à volonté la nature féminine en la formant à sa guise. Ou plutôt en la déformant, puisque l'«éducation» qu'Arnolphe réserve à Agnès, n'étant qu'une sorte d'élevage, est la négation même de l'éducation. À ses yeux, l'autorité absolue du tuteur doit tenir toute la place où devrait s'inscrire l'autonomie et la liberté de sa pupille. Coupée du monde, Agnès ne serait ainsi qu'une marionnette pour ventriloque. Arnolphe devra admettre que la matière de l'humanité n'est pas qu'une sorte de pâte à modeler passive. Et le vieux tyran apprendra aussi à ses dépens que si l'on veut chasser le monde par la porte, il rentrera par la fenêtre. À moins, tout simplement, qu'il ne soit déjà dans la place...

## Sommaire

Rire	p. 6
Repères biographiques	p. 7
Une aurore de théâtre	p. 13
Les sources littéraires de <i>L'École des femmes</i>	p. 15
Un présent composé ; de Jouvot à Vincent, de Bérard à Chambas et Cauchetier	p. 16
<b>Le trio amoureux à l'école des femmes</b>	p. 18
Arnolphe, bourgeois amoureux et théoricien de l'amour	
Arnolphe, bourgeois amoureux	p. 19
Le désir de possession absolue de la femme	p. 20
Tyran(s) du quotidien	p. 21
L'antipathie pour les Précieuses	p. 22
La peur du cocuage	p. 23
Théorie du mariage et diabolisation de la femme volage par Arnolphe ; une critique de la religion	p. 24
Agnès l'ingénue ?	p. 26
La femme [dans le mariage] ; prolétaire de l'homme ?	p. 27
<i>Déclaration des Droits de la Femme et de la Citoyenne</i>	p. 28
Pour un féminisme d'urgence	p. 29
Horace, ou le triomphe de l'amour	p. 30
<b><i>L'École des femmes : de la farce...</i></b>	
Quiproquos jubilatoires	p. 31
Malentendu farcesque	p. 33
Tel est pris qui croyait prendre...	p. 34
<b>... à la grande comédie classique</b>	
«Pied de nez» à la tragédie de Corneille	
Jalousie tragique	p. 35
Paradoxe importance des récits dramatiques	p. 36
	p. 37
<b>La querelle de <i>L'École des femmes</i></b>	
Critique	
Réponse	p. 38
	p. 40
<b>Bibliographie</b>	
	p. 41
<b>Pour aller plus loin...</b>	
	p. 43
<b>À voir également</b>	
	p. 44

## Rire

Bien des gens ont froncé d'abord cette comédie ; mais les rieurs ont été pour elle, et tout le mal qu'on en a pu dire n'a pu faire qu'elle n'ait eu un succès dont je me contente.

MOLIÈRE, *Préface de L'École des femmes*,  
in *Œuvres complètes 2*, Paris, GF – Flammarion, 2005

À propos de *L'École des femmes*, on peut aligner beaucoup d'analyses et de lectures, savantes, philologiques, historiques, polémiques et politiques. Et nous l'avons fait, bien sûr. Et puis nous voici en répétitions, et la pièce déroule tout cela devant nous comme un tapis, avec une simplicité proprement effarante. «Un trésor est caché dedans» : c'est de l'intérieur du texte (et des actions qu'il suppose) que surgissent tour à tour et s'enchevêtrent les éléments imprévisibles du sens : tour à tour, débats de fous, prises de parti, récits, monologues ou soliloques, quiproquos, méprises comiques ou tragiques...

Mais ce qui est et reste au centre, c'est RIRE. Oui, rire, simplement, appuyés sur la fable géniale de Molière.

Rire est une arme. Rire, ici, est en soi politique.

Aujourd'hui, le théâtre (je veux dire : le théâtre d'Art, notre théâtre) s'est laissé voler le rire, qui est parti du côté des «one man/woman shows», et de la télévision. La pente de l'époque va au tragique, comme si le théâtre se sentait pétrifié dans l'unique vocation de concurrencer le réel sur son propre terrain. «Le monde est un chaos» est un slogan qu'on entend beaucoup au théâtre. La redondance guette, et frappe bien des spectacles. Revenir au rire relève alors de l'opération santé. On ne rit que de ce que l'on comprend. On peut trembler de ce qu'on ne comprend pas. Le rire est intelligence.

Ce voyage du côté du Rire, nous l'avons déjà fait bien des fois. Nous avons aussi exploré d'autres chemins. Mais quand une occasion telle que celle-ci se présente, nous essayons de ne pas la louper.

Au fond, toute ma première culture, celle de l'adolescence, est passée par là, toute l'histoire du rire en ce XX<sup>ème</sup> siècle. Les «muets» (Keaton, Chaplin, Langdon) et leurs frères parlants (Laurel & Hardy, W.C. Fields, Marx Brothers), les de Funès et les Devos, et tous ceux que j'oublie et qui m'ont formé, ils nous auront tous, à un moment ou à un autre, rendu visite en répétitions. Compagnons, fils et frères du jeune maître Poquelin qui, dans cette «École», lâche vraiment pour la première fois la bride à son génie comique, son rire absolu, libérateur.

Jean-Pierre VINCENT, décembre 2007

## Repères biographiques

### Molière

- 1622 15 janvier Baptême, à Saint-Eustache, de Jean-Baptiste Poquelin, fils du tapissier Jean Poquelin.
- 1631 - 1639 Études au collège de Clermont (actuel lycée Louis-le-Grand).
- 1640 Études de droit.
- 1643 30 juin Avec Madeleine Béjart et quelques amis, J-B. Poquelin constitue sa troupe de l'Illustre Théâtre.
- 1644 Ouverture de l'Illustre Théâtre à Paris, rue Mazarine. Échec.
- 1645 L'Illustre Théâtre s'installe au Port Saint-Paul. Nouvel échec de la troupe, emprunts divers.  
août Molière est mis en prison pour dettes au Châtelet.
- 1645 - 1658 Molière prend la tête de la troupe, qui remporte de vifs succès dans l'Ouest, le Sud-Ouest et dans la vallée du Rhône.
- 1658 24 octobre Molière et sa troupe débent au Louvre devant le Roi.  
2 novembre La troupe, protégée par Monsieur, frère du Roi, débute au théâtre du Petit-Bourbon. Vif succès.
- 1659 18 novembre Première représentation des *Précieuses ridicules*. Gros succès.
- 1660 28 mai Première de *Sganarelle ou le Cocu imaginaire*. Succès.  
11 octobre La troupe de Monsieur s'installe au théâtre du Palais-Royal, construit par le Cardinal de Richelieu.
- 1661 24 juin Première de *L'École des maris*. Succès.
- 1662 20 février Mariage à Saint-Germain-l'Auxerrois de Molière avec Armande Béjart, fille ou sœur (?) de Madeleine.  
26 décembre Première de *L'École des femmes*. Succès et scandale. Première attaque des dévots.
- 1663 17 mars Pension de 1000 livres accordée par Louis XIV à Molière.  
1<sup>er</sup> juin Première de la *Critique de L'École des femmes*.
- 1664 19 janvier Naissance du premier fils de Molière, Louis, mort le 10 novembre 1664. Parrain et marraine : Louis XIV et Madame.  
12 mai Première des trois premiers actes de *Tartuffe* à Versailles. La pièce est interdite.
- 1665 15 février Première de *Dom Juan*. La pièce est retirée à Pâques.  
14 août La troupe de Monsieur devient Troupe du Roi. Pension annuelle de 6000 livres.
- 1666 4 juin Première du *Misanthrope*. Demi-succès.  
6 août Première du *Médecin malgré lui*.
- 1668 18 juillet Première de *Georges Dandin*, à Versailles.  
9 septembre Première de *L'Avare*.
- 1669 5 février Première représentation publique autorisée de *Tartuffe*. Immense succès.
- 1670 14 octobre Première du *Bourgeois gentilhomme*, à Chambord.
- 1671 14 mai Première des *Fourberies de Scapin*.
- 1672 17 février Mort de Madeleine Béjart.
- 1673 10 février Première du *Malade imaginaire*.  
17 février Mort de Molière, rue de Richelieu, à dix heures du soir.  
21 février Obsèques nocturnes de Molière au cimetière Saint-Joseph.

## Jean-Pierre Vincent

La vie-théâtre de Jean-Pierre Vincent remonte au moins à ses années de lycée. À Louis-le-Grand, avec Patrice Chéreau, Jérôme Deschamps, Hélène Vincent, Jean Benguigui (entre autres), il anime le Groupe Théâtral, commence à s'essayer lui-même à la mise en scène (Kleist, Henry Monnier). Avec Chéreau, l'aventure se poursuit du côté de Gennevilliers et de Sartrouville jusqu'en 1968, lorsque la rencontre avec Jean Jourdheuil amène Vincent à signer une première mise en scène : *La Noce chez les petits-bourgeois*, de Brecht, au Théâtre de Bourgogne. Suivront, jusqu'en 1971, *Tambours et trompettes* de Brecht (Théâtre de la Ville), *Le marquis de Montefosco* d'après Goldoni (Grenier de Toulouse), *La Cagnotte* d'après Labiche (T.N.S.), *Capitaine Schelle Capitaine Eçço* de Rezvani (T.N.P. Chaillot). C'est également au cours de ces années qu'il fait la connaissance de Gérard Desarthe, Maurice Bénichou, Philippe Clévenot, Jean-Louis Hourdin, Olivier Perrier, Geneviève Mnich, André Engel. Jusqu'en 1974 (date à laquelle il co-met en scène *Timon d'Athènes* avec Peter Brook pour l'ouverture des Bouffes du Nord, ainsi qu' *En r'venant d'l'expo*, de Jean-Claude Grumberg, à l'Odéon), Vincent travaille sur Brecht, Büchner, Vichnevsky, dans le cadre de la Compagnie Vincent-Jourdheuil. Un an plus tard, il prend la tête du Théâtre National de Strasbourg, qu'il dirige jusqu'en 1983. À ses côtés, le riche collectif artistique permanent, composé d'acteurs, d'auteurs, de dramaturges et de metteurs en scène (en font notamment partie Michel Deutsch, Bernard Chartreux, André Engel) fait du TNS un chapitre essentiel de l'histoire des scènes françaises : citons *Germinal* d'après Zola (création collective), *Le Misanthrope* de Molière, *Vichy-Fictions* de Bernard Chartreux et Michel Deutsch, *Le Palais de Justice*, *Dernières nouvelles de la peste* de Bernard Chartreux. Pendant cette époque, Vincent signe ses premières mises en scène d'opéra et assume pendant trois ans la présidence du SYNDEAC.

À l'issue des années TNS, Vincent est nommé administrateur général de la Comédie-Française. Il y met en scène, entre 1983 et 1986, *Félicité* de Jean Audureau, *Le Suicidé* de Nicolaï Erdmann, *Le Misanthrope* dans une nouvelle version, *Macbeth* de Shakespeare, *Six personnages en quête d'auteur* de Pirandello (Théâtre de l'Europe). Il se met ensuite en vacances de l'institution théâtrale jusqu'en 1990 (tout en restant professeur au Conservatoire jusqu'en 1992). Aidé de quelques proches collaborateurs (Bernard Chartreux, dramaturge ; Jean-Paul Chambas, peintre ; Patrice Cauchetier, costumier ; Alain Poisson, éclairagiste), Vincent crée *Le Mariage de Figaro* (Chaillot, Grand prix de la Critique, deux Molières), *On ne badine pas avec l'amour* de Musset (Sartrouville), *Le faiseur de théâtre* de Thomas Bernhard (TNP Villeurbanne), *Œdipe* et *les Oiseaux* de Sophocle et Aristophane / Bernard Chartreux (Nanterre-Amandiers). En 1990, Vincent prend la direction du Théâtre des Amandiers, à Nanterre. Il y restera onze ans, développant des associations avec Georges Aperghis, Théâtre et Musique (direction : Antoine Gindt) ou Stanislas Nordey. Au nombre de ses créations : *Les Fourberies de Scapin* de Molière, *Princesses* de Fatima Gallaire (Prix de la meilleure création française), *Enfants du Siècle/Tétralogie Musset*, *Un Homme Pressé* de Bernard Chartreux, *Woyzeck* de Büchner, *Thyeste* de Sénèque, *Karl Marx Théâtre inédit* d'après Derrida/Shakespeare/Marx /Chartreux, *Le Jeu de l'Amour et du hasard* de Marivaux, *Lorenzaccio* de Musset, *Homme pour homme* de Brecht, *Le Drame de la vie* de Valère Novarina, *L'Échange* de Paul Claudel.

En 2001, il fonde avec Bernard Chartreux la Compagnie Studio Libre et crée dans ce cadre

... / ...



*Les Prétendants* (Grand prix de la Critique) et *Derniers remords avant l'oubli* de Jean-Luc Lagarce (Théâtre de la Colline, Théâtre de l'Odéon), *11 Débardeurs* d'Edward Bond (spectacle pour jeune public), *Antilopes* d'Henning Mankell, *L'Éclipse du 11 Août* de Bruno Bayen, *Le Silence des communistes* de Vittorio Foa / Miriam Mafai / Alfredo Reichlin (Festival d'Avignon 2007).

Dès l'époque où il dirigeait l'école du TNS, Jean-Pierre Vincent a toujours attaché la plus grande importance aux questions de pédagogie et de transmission. Outre sa charge d'enseignement au CNSAD et ses nombreux stages de formation de professeurs d'option A3, Vincent a noué depuis 1996 un rapport privilégié avec l'École Régionale d'Acteurs de Cannes, assurant les spectacles de sortie de plusieurs promotions : *Pièces de Guerre* d'Edward Bond (1996), *Le fou et sa femme, ce soir, dans «Pancomedia»* de Botho Strauss (2002), *La Mort de Danton* de Büchner (2005), *Une Orestie* d'Eschyle, texte français de Bernard Chartreux d'après la version allemande de Peter Stein (2007).

Daniel Auteuil / © Francesco Escalar



## Daniel Auteuil

Sa carrière au cinéma, commencée en 1974 avec *L'Agression*, de Gérard Pirès, compte à ce jour près de 70 longs-métrages. Pour s'en tenir à ses distinctions, Daniel Auteuil est lauréat du Prix d'Interprétation Masculine du Festival de Cannes 1996 (*Le Huitième jour*, de Jaco van Dormael), Prix du Meilleur Acteur Européen (*Caché*, de Michaël Haneke, 2004), Prix du Meilleur Acteur au Festival de Moscou 1994 (*Une Femme française*, de Régis Wargnier), Donatello et Félix 1993 du Meilleur Acteur (*Un Cœur en hiver*, de Claude Sautet), Sant Jordi Award du Meilleur Acteur Étranger et César 2000 du Meilleur Acteur (*La Fille sur le pont*, de Patrice Leconte). Auteuil, qui avait déjà

obtenu le César en 1986 pour *Jean de Florette*, de Claude Berri, a également obtenu une nomination en 1989, 1991, 1993, 1994, 1995, 1997, 1998, 2003, 2004 et 2005. Il a aussi tourné avec Roberto Ando, Josiane Balasko, Jean Becker, Michel Blanc, Laurent Bouhnik, Philippe de Broca, Vincent de Brus, Patrice Chéreau, Jean-Louis Daniel, Michel Deville, Roberto Faenza, Nicole Garcia, Francis Girod, Sergio Gobbi, Benoît Jacquot, Gérard Lauzier, Patrice Leconte, Claude Lelouch, Olivier Marchal, Renzo Martinelli, Édouard Molinaro, Jacques Monnet, Philippe Monnier, Charles Nemes, Jean-Marie Poiré, Pierre Salvadori, Claude Sautet, Coline Serreau, Bob Swaim, André Téchiné, Francis Veber, Christian Vincent, Paolo Virzì et Claude Zidi. Ses derniers films en date : *Le Deuxième souffle*, d'Alain Corneau, *Mr 73*, d'Olivier Marchal, *La Personne aux deux personnes*, de Nicolas Charlet et Bruno Lavaine, *Ma Fille a quatorze ans*, de François Desagnat et Thomas Sorriaux.

Au théâtre, où il fait ses débuts dès 1970 dans *Early Morning*, d'Edward Bond, mis en scène par Georges Wilson au TNP, Daniel Auteuil a travaillé sous la direction de Michel Fagadau (*Le Premier*, d'Israël Horowitz, 1974), Gérard Vergez (*Apprends-moi Céline*, de Maria Pacôme, 1976), Pierre Mondy (*Coup de chapeau*, de Bernard Slade, 1979), Bernard Murat (*La Double inconstance*, de Marivaux, 1988, qui lui vaut une nomination aux Molières ; plus récemment, en 1999, *La Chambre bleue*, d'après Arthur Schnitzler), et bien entendu, Jean-Pierre Vincent, qui fait appel à lui pour *Les Fourberies de Scapin*, de Molière (1990-1991 ; nomination pour le Molière 1991 du Meilleur Comédien), *Un Homme pressé*, de Bernard Chartreux (1992), et *Woyzeck*, de Büchner (1993).

## Jean-Jacques Blanc

Formé au cours René Simon entre 1964 et 1968, Jean-Jacques Blanc monte pour la première fois sur les planches sous la direction de Michel Hermon. Il a travaillé avec Bernard Sobel, Jean-Luc Lagarce, Julie Brochen et François Marthouret, et Patrick Pelloquet, entre autres.

À la télévision, Jean-Jacques Blanc apparaît dans plusieurs séries, ainsi que dans nombre d'émissions et de téléfilms.

Auteur, Jean-Jacques Blanc a signé ou cosigné plusieurs spectacles solo, un ballet théâtral, ainsi qu'un essai ; metteur en scène, il a signé sept spectacles entre 1970 et 1993.

## Bernard Bloch

Bernard Bloch a participé à la fondation de quatre compagnies : le Théâtre de la Reprise avec Robert Gironès, L'Attroupement avec Denis Guénoun et Patrick Le Mauff, le Scarface Ensemble avec Elisabeth Marie. Il dirige actuellement Le Réseau (Théâtre) à Montreuil (93). Metteur en scène, il a réalisé une vingtaine de spectacles depuis 1978, avec une prédilection marquée pour le répertoire contemporain. Il adapte fréquemment pour la scène des textes qu'il souhaite créer, ou crée des textes inédits comme *Vaterland* (co-écrit avec Jean-Paul Wenzel), *Moi quelqu'un* d'Isabelle Rèbre ou *Le Ciel est vide* d'Alain Foix.

Acteur depuis 1971, il a travaillé sous la direction de Jean-Pierre Vincent, Jean Jourdheuil, Bernard Sobel, Robert Gironès, Jacques Lassalle, Jean-Paul Wenzel, Jean-Luc Lagarce, Nicole Garcia, Denis Guénoun, Jean Lacornerie, Matthias Langhoff, Philippe Lanton, Arnaud Meunier, entre autres. Au cinéma et à la télévision, il a tourné dans plus de 80 films réalisés notamment par Ken Loach, Philippe Garrel, Michel Piccoli, John Frankenheimer, Antoine de Caunes.

## Michèle Goddet

Depuis ses débuts, Michèle Goddet a joué dans une quarantaine de spectacles, tout en signant elle-même quelques mises en scène (dont celle d'*Elle et moi*, de Michel Boujenah, en 1991). Elle était de l'aventure du TNS dirigé par Jean-Pierre Vincent, participant notamment, dès 1975, à des créations collectives telles que *La Nuit des Rois*, de Shakespeare, ou *Agamemnon*, d'Eschyle, ou à des spectacles comme *Les Phéniciennes*, d'Euripide, mis en scène par Michel Deutsch et Philippe Lacoue-Labarthe dans une traduction nouvelle de Claire Nancy. Jean-Pierre Vincent fait appel à elle à l'occasion du Festival d'Avignon 1983 pour créer en Cour d'Honneur les *Dernières nouvelles de la peste* de Bernard Chartreux.

Michèle Goddet a travaillé avec, entre autres, Bruno Boëglin, Bérangère Bonvoisin, Joël Jouanneau, Jean-Luc Lagarce, Georges Lavaudant, Chantal Morel (quatre spectacles), Christophe Perton (dernier travail en date : *Lear*, de Bond, au Théâtre National de la Colline), Lucian Pintilie (*Ce Soir on improvise*, de Pirandello, 1987 ; *Il faut passer par les nuages*, de François Billetdoux, 1988),

... / ...

ou Roger Planchon (*Le Vieil hiver*, 1992), entre autres.

À l'Odéon, où elle met en scène *La Prise de l'école de Madhubai*, d'Hélène Cixous (Petit Odéon, 1984), le public a pu voir Michèle Goddet dans les *Pièces de Guerre* d'Edward Bond mises en scène par Alain Françon (1994 - 1995), et tout récemment dans *Baal*, de Brecht, mis en scène par Sylvain Creuzevault aux Ateliers Berthier en 2006.

Michèle Goddet a tenu des rôles dans une quinzaine de longs-métrages, signés entre autres François Dupeyron, Benoît Jacquot, Pierre Jolivet, Nicole Garcia, José Giovanni, Bertrand Tavernier, ou Claude Zidi. Derniers films en date : *L'Ivresse du pouvoir*, de Claude Chabrol (2006) ; *Les Deux mondes*, de Daniel Cohen (2007). Michèle Goddet figure également au générique d'une dizaine de téléfilms.

## Pierre Gondard

De centres dramatiques en compagnies, de 1972 à nos jours, Pierre Gondard a traversé l'époque de la décentralisation en participant à environ quatre-vingts spectacles. Pendant quatorze ans, il a été comédien permanent au Centre Dramatique de l'Ouest, puis au Théâtre National de Bretagne (mises en scène de Guy Parigot, Dominique Quéhec, Pierre Debauche, Benno Besson, Matthias Langhoff...). Puis à partir de 1987, il a travaillé au Centre Dramatique Régional de Lorient, au Théâtre National de Bruxelles, au Théâtre de l'Instant à Brest, au CDN de Besançon, au Théâtre Régional des Pays de la Loire, entre autres.

Pierre Gondard a interprété des personnages aussi divers qu'Iago, Petrucchio, Prospero, Frère Laurent (dans *Othello*, *La Mégère apprivoisée*, *La Tempête* et *Roméo et Juliette*, respectivement), mais aussi Scapin, Thomas More (dans *Brutopia*, de Howard Barker), Astrov (*Oncle Vania*, de Tchekhov), Khouroslepov (*Cœur ardent*, d'Ostrovski), ou Gilles de Rais (*Gilles de Rais*, de Blaise Cendrars). Au cinéma, on a pu le voir dans *La Cérémonie*, de Claude Chabrol (1995).

## Charlie Nelson

Charlie Nelson est issu du Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique, qu'il fréquente de 1975 à 1978. Mais ses débuts au théâtre remontent à 1973 (*Sortie de l'acteur*, de Michel de Ghelderode, mise en scène de Jean Maissonave). Depuis, il a joué dans plus de quarante-cinq spectacles, mis en scène par Jean-Pierre Vincent (*Le Silence des communistes*, de Victorio Foa, Myriam Mufai, Alfredo Reichelin, 2007), Christian Schiaretti, Georges Lavaudant, Michel Didym, Matthias Langhoff, Jean-François Peyret, André Engel et Joël Pommerat, entre autres.

Charlie Nelson a lui-même mis en scène quelques spectacles, parmi lesquels un *Éventail*, de Goldoni, qu'il a co-dirigé dans un orphelinat roumain.

Au cinéma, Charlie Nelson a tourné dans vingt films en trente ans, réalisés par Patrice Chéreau, Pierre Salvadori, Philippe de Broca, Valérie Lemercier, Patrice Leconte, entre autres. Charlie Nelson a également tourné dans près d'une quarantaine de téléfilms depuis 1976.

## Lyn Thibault

Lyn Thibault vient d'achever, courant 2007, sa formation de trois ans à l'École Régionale d'Acteurs de Cannes (ERAC). Elle y a travaillé avec Anne Alvaro et David Lescot (*Troïlus et Cressida*, de Shakespeare, présenté au CDN de Montreuil), Simone Amouyal, Didier Galas, Philippe Demarle, André Marcowicz, Alain Neddham, Jean-Pierre Vincent, qui l'a notamment faite travailler dans les *Pièces de guerre* de Bond, puis dans *Une Orestie* d'Eschyle, texte et dramaturgie de Bernard Chartreux d'après la version allemande de Peter Stein (présenté au Théâtre de l'Aquarium en 2007).

## Stéphane Varupenne de la Comédie-Française

Formé par Jean-Michel Branquart au Conservatoire de Lille, Stéphane Varupenne se perfectionne ensuite au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de 2004 à 2007, dans les classes de Dominique Valadié, Andrzej Seweryn, Daniel Mesguich et Muriel Mayette, tout en participant aux ateliers de Jean-Paul Wenzel (*Les Bas-fonds*, de Gorki) et de Gildas Milin (*Ghosts*, de Gildas Milin), ainsi qu'à divers ateliers d'élèves (*L'Orestie*, d'Eschyle, *Le Silence et le Mensonge*, de Nathalie Sarraute, *L'Histoire du Soldat*, de Ramuz et Stravinski).

Stéphane Varupenne est également musicien. Tromboniste, il est lauréat des Conservatoires de Lille et de Boulogne-Billancourt ; guitariste, il est titulaire d'un diplôme de fin d'études. En 2004, il réussit le concours d'entrée au Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris, mais choisit de se consacrer d'abord à sa vocation dramatique.

Pensionnaire de la Comédie-Française depuis le 5 mai 2007, Stéphane Varupenne a joué en septembre et octobre 2007 dans *Les Farces du Moyen-Age*, créées par François Chattot et Jean-Louis Hourdin au Théâtre du Vieux-Colombier.



Daniel Auteuil, Jean-Paul Chambas et Jean-Pierre Vincent, 2007 / © Pascal Victor

## Une aurore de théâtre

«Travailler une pièce classique, c'est allumer une bougie par les deux bouts». C'est le philosophe Ernst Bloch qui disait cela. Sans historicité du propos, l'œuvre devient (au moins en partie) incompréhensible. Sans l'urgence d'un écho présent, elle devient inutile. C'est ainsi, comme nous l'avons d'ailleurs toujours fait, que nous allons entrer dans *L'École des femmes* du sieur Molière. C'est bien aujourd'hui que nous montons la pièce, et non pas hier, non pas pour hier. Le passé doit servir le présent, et non l'inverse. Ce n'est pas par goût de la consommation des chefs-d'œuvres que nous l'avons choisie – si «admirable» soit-elle. Mais le présent est-il pleinement appréhendable sans une connaissance (et une critique) de ses antécédents ? Ces filles enfermées/cachées/violées un peu partout dans le monde, ces mâles à la fois fragilisés et autoritaires, ces ruées dans l'obscurantisme religieux pour des raisons qui n'ont rien de spirituel, tout ce qui constitue le paysage de nos faits-divers et de nos tragédies quotidiennes, tout cela est déjà présent dans *L'École des femmes*.

Molière n'est pas «notre contemporain», non. Il y aurait maladresse à actualiser les formes visibles du récit. Il y a beaucoup plus grand intérêt à retrouver, dans nos constantes nationales, dans notre culture transmise contre vents et marées, les racines de certains errements actuels. Contrairement à un sentiment aujourd'hui trop répandu, nous ne sommes pas nés de la dernière averse. L'accélération du temps, certes, nous bouleverse, mais elle ne fait pas de nous des êtres absolument nouveaux. Un siècle est mort – et d'autres avant lui – et dans ce siècle qui commence, nous sommes toujours des êtres historiques.

Monter *L'École des femmes* aujourd'hui, c'est pratiquer un constant voyage aller-retour, de mot en mot, d'entrée en sortie, d'acte en acte, entre ce XVII<sup>ème</sup> siècle et le nôtre, entre Molière (drôle de bonhomme !) et nous.

*L'École des femmes* représente un saut dans l'œuvre de Molière. Et ce saut se produit durant la pièce : on y voit concrètement l'ancienne farce se métamorphoser en grande comédie, si rayonnante et ample qu'elle peut sans peine accueillir le drame en son sein. *L'École des maris*, juste un an avant, était encore une petite forme, une démonstration gracieuse, mais limitée dans ses ambitions. Ici, d'acte en acte, on sent jaillir et grandir une veine poétique sans précédent, qui engage Molière dans la série des grands chefs-d'œuvres. On peut aisément tirer la pièce vers le noir, l'ambiance carcérale, la mélancolie du vieillissement, l'imbécillité générale... Nous voudrions respecter le geste originel de l'acteur Molière, celui de la farce la plus haute et la plus significative. C'est parfois en riant que l'intelligence se manifeste le mieux.

On sait aussi que Molière s'engage ici dans un bras de fer, qu'il allume un feu qui va le brûler quelque temps. Ce poème théâtral si limpide et si simple en apparence déclencha aussitôt des réactions (littéraires, politiques et morales) d'une grande violence. Et cela n'allait pas cesser durant quatre ans, car Molière ne baissa pas les bras. La coterie bigote et réactionnaire ne voulait pas de cette «école» ? Il leur servit *Tartuffe* sous ses diverses formes ; il fit semblant de se divertir ailleurs avec *Dom Juan*, pour mieux revenir à la charge dans les trois derniers actes.

... / ...

Ce n'est qu'à la fin du *Misanthrope*, fourbu par ces luttes contre l'hypocrisie, qu'il laisse partir «au désert», avec Alceste, son engagement direct dans le monde des pouvoirs. Ensuite, il daubera de diverses façons sur le bourgeois pour amuser toutes les galeries. Cette valeur de pamphlet doit aussi nous animer aujourd'hui. Car en trois siècles et demi bien des choses ont changé... et bien des choses semblent n'avoir pas changé.

Que nous raconte la pièce, en effet ?

Un homme (Arnolphe) obsédé par la tromperie féminine s'est emparé d'une petite fille (Agnès) pour en faire un jour sa «femme idéale». Il l'a enfermée chez lui, à l'écart du monde, la laissant dans l'ignorance des choses de la vie. Elle a grandi ainsi, dans ce qu'il appelle la sottise. Un jour, la jeune fille tombe amoureuse d'un jeune passant (Horace). Alors, pour la tirer des griffes de l'amour juvénile, notre homme a un urgent besoin que sa prisonnière fasse preuve de «raison». «Inutile, dit-elle, de me demander de la raison : je suis sotte». C'est ainsi qu'elle lui échappe, pas si sotte. Combien de jeunes filles aujourd'hui sont enfermées «pour leur bien» (et pas seulement par des psychopathes)? Combien de jeunes gens aujourd'hui sont abandonnés hors de l'école, dans un monde sans travail et sans attrait ? Et le jour où la classe «responsable» a besoin qu'ils soient raisonnables, ils mettent le feu : façon «sotte» d'affirmer leur existence et leur liberté bafouée. L'École ici n'est pas celle du feu, mais celle de l'amour et de la «nature» échappant irrésistiblement à la contrainte peureuse. *L'École des femmes*, c'est aussi, ou d'abord, cela : l'explosion utopique de sentiments naturels, animaux, qui franchissent toutes les barrières de la raison raisonnable. Oh, nos jeunes amis ne sont pas des génies, pas des surdoués, non ! Agnès et Horace sont des personnes très ordinaires, loin du luxe baroque de Roméo et Juliette : une naïve et un gaffeur, comme on en voit dans les feuilletons, des ados comme il peut y en avoir tant. Et c'est là qu'intervient le miracle utopique qui transcende un récit qui pourrait patauger dans la médiocrité : l'intelligence arrive à Agnès par des chemins ravissants, imprévisibles. Molière, l'inquiet, le tourmenté, plaide ici pour la gaîté profonde de la vie des sens.

Et il y a encore d'autres apparitions, un monde qui tourne autour du cauchemardeux Arnolphe. Il y a Chrysalde, «l'ami». Mais comment donc deux types aussi disparates peuvent-ils être amis ? Le grand bourgeois parisien permissif, voire libertin, avec le narquois tortionnaire ? C'est que le réel de Molière ne passe pas par le «réalisme» : il a toujours besoin de ces couples improbables qui mettent le monde en débat, qui discutent à perte de vue alors qu'ils n'ont rien à se dire, se prenant mutuellement pour des fous. C'est cela aussi, la vie.

Il y a Georgette et Alain, les serviteurs recrutés eux aussi pour leur simplicité d'esprit, et qui se libéreront de même qu'Agnès, parce que la raison (d'Arnolphe) devenue folie ne peut être vaincue qu'en revenant aux conceptions les plus simples, aux réflexes vitaux.

Il y a un notaire, très sérieux, emporté par le flot de l'absurde bouffonnerie.

Il y a enfin l'Amérique qui débarque, sous la figure du père exilé et qui a fait fortune, *homo ex machina*, sans qui l'histoire ne finirait pas comme un conte de fées.

Jean-Pierre VINCENT

## Les sources littéraires de *L'École des femmes*

Alors que Molière, à quarante ans, vient épouser la jeune Armande Béjart de vingt ans sa cadette, *L'École des femmes* est créée sur la scène du Palais Royal le 26 décembre 1662.

Cette représentation, malgré un vif succès qui marque l'instauration sur scène d'un genre nouveau, la grande comédie morale, amorce une longue période de polémiques qui ne prendra fin qu'en 1669 avec l'autorisation définitive du *Tartuffe*.

Le titre est par ailleurs en lui-même polémique : il ne peut que rappeler le scandale provoqué par la parution en 1655 d'un traité érotique anonyme consacré à l'art d'aimer, *L'École des filles*. Mais le libertinage du XVII<sup>ème</sup> siècle n'est pas celui du XVIII<sup>ème</sup> siècle au sens exclusivement érotique : les philosophes et écrivains libertins comme La Mothe Le Vayer, Cyrano de Bergerac (dramaturge qui a inspiré Molière), sont des apôtres de la libre pensée au sens large, dans une remise en cause des institutions et de certaines croyances qui ont valu à nombre d'entre eux l'accusation d'impiété, voire d'athéisme.

Outre sa propre comédie antérieure, le dramaturge puise son inspiration dans une double tradition narrative, proche de la thématique des fabliaux, et dramatique pour le canevas de sa comédie :

- la nouvelle de Scarron *La Précaution inutile*, publiée en 1655, était l'adaptation d'une nouvelle espagnole de Donia Maria de Zayas : un gentilhomme élève une enfant entourée de gardiens idiots et la maintient dans l'ignorance pour l'épouser. Mais un jeune galant arrive à séduire la jeune fille avec l'aide d'une vieille entremetteuse.

- un conte tiré des *Facétieuses Nuits* de l'italien Straparole prend pour héros un jeune homme tombé amoureux de la fille de son professeur qui prend pour confident le mari jaloux.

- les motifs de la comédie d'intrigue espagnole comme *la dama boba* de Lope de Vega : une jeune fille niaise se transforme sous l'effet de l'amour d'un jeune homme qui l'avait aperçue au balcon mais qui tombe dans le piège du jaloux à qui elle avait été confiée. Heureusement, l'arrivée d'un père d'Amérique permet la reconnaissance finale et le mariage des amants.

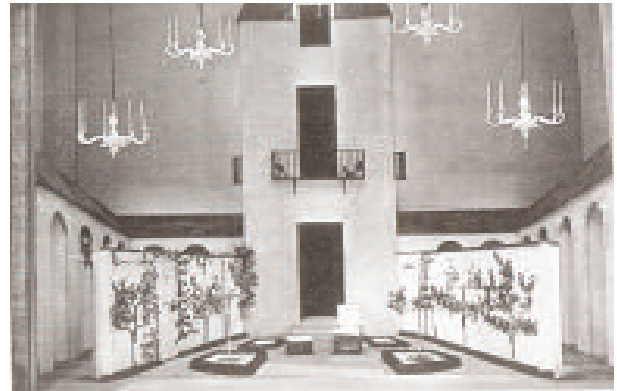
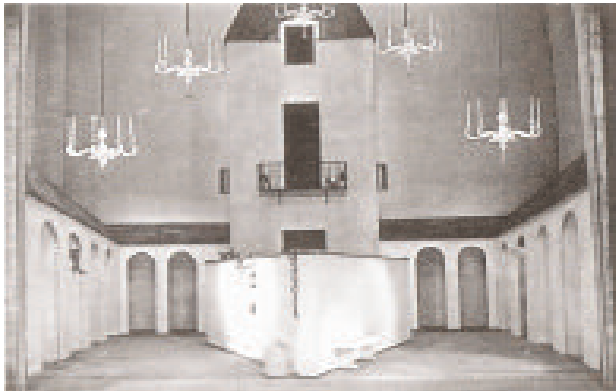
Mais, l'intrigue va servir de support à une réflexion moderne sur la liberté des jeunes gens face au pouvoir oppresseur du tyran domestique et la condition de la femme, qui a pu valoir à Molière une qualification d'auteur précieux.

Arthur LE STANC

## Un présent composé ; de Jouvet à Vincent, de Bérard à Chambas et Cauchetier

Les décors conçus par Christian Bérard devaient [...] marquer les esprits. Sur la scène qui, d'abord, donnait à voir un angle de rue en arcades du XVII<sup>ème</sup> siècle, les murs d'enceinte d'une maison s'ouvraient, tandis que, des cintres, tombaient des lustres. Le spectateur était alors introduit dans le jardin de la maison d'Arnolphe : des orangers, deux sièges, du lierre, et un balcon au premier étage, duquel Agnès lance son grès.

Marine JAFFRÉZIC, «Jouvet et *L'École des femmes*», EPM Littérature, 2005



Décors de Christian Bérard pour *L'École des femmes*, mise en scène de Louis Jouvet, dispositif scénique représentant la rue (à gauche) et le jardin (à droite), 1936 / © Lipnitzki-Viollet

### À propos du décor

Très loin avant le spectacle, quelque six, huit mois avant, parfois plus d'un an, Jean-Pierre Vincent me parle d'une pièce de théâtre. Il me connaît et je n'ai pas besoin de tricher sur ce que je sais du théâtre. Avant de commencer le travail, ma partition est acquise ; restent quelques coquetteries comme une parade amoureuse.

Il faut se voir, premier rendez-vous dans mon atelier avec Jean-Pierre Vincent et Bernard Chartreux. [...] Premières notes, premiers dessins toujours très illustratifs, explicatifs. Jean-Pierre Vincent ne résiste plus longtemps à me montrer ses propres croquis. (Plus de mise en scène que de décor, mais quand même !)[...]

Faire un décor n'est pas faire un spectacle à l'avance, le décor ne peut et ne doit pas raconter la pièce, il doit se garder comme de la peste de l'illustration. [...] Des phrases, des mots, des tableaux, des couleurs, de la musique, des odeurs et de la lumière, le temps qu'il fait, des souvenirs très personnels, des alcools forts, des voyages, tout me sert maintenant.

Jean-Pierre Vincent me dit : «Rêve sur tout ça. Sois libre !» [...] Dix jours ou vingt jours pour  
... / ...





Daniel Auteuil, Michèle Goddet et Charlie Nelson dans le décor de Jean-Paul Chambas, 2008  
© Pascal Victor

rêver sur tout ça. [...] Quelques jours après, maquette en carton, des heures à chercher la hauteur idéale, la largeur d'une porte, l'épaisseur d'un mur [...].

La maquette est belle et j'imagine le décor construit.  
Beau et fini, il deviendra un décor de plus.

Jean-Paul CHAMBAS, *Théâtre et peinture*, Paris, Actes Sud – Archambaud, 2004



Louis Jouvet dans le rôle d'Arnolphe, costume de Christian Bérard, 1936 / © Lipnitzki-Viollet



Daniel Auteuil, Lyn Thibault dans les rôles respectifs d'Arnolphe et Agnès:  
costume de Patrice Cauchetier, 2008 / © Pascal Victor

## Le trio amoureux à l'école des femmes

Le personnage d'Arnolphe, au nom placé sous le saint patron des maris cocus, va approfondir la nuance du barbon tyrannique en donnant à un personnage d'essence ridicule des accents pathétiques et des monologues quasi-tragiques dans le constat progressif de son impuissance face au triomphe de l'école de l'amour qui brise sa chimère : se façonner une femme à sa fantaisie afin de lui permettre d'échapper à sa peur obsessionnelle du cocuage. Le bouffon aspire à être un personnage tragique dont il parodie le langage.

L'obsession ridicule se heurte à la fatalité de la disconvenance sociale du barbon voulant échapper à sa condition et ayant pour rival un jeune homme de vingt ans. Malgré une omniprésence sur scène (trente-et-une scènes sur trente-deux !), Arnolphe ne peut imposer le langage d'un pouvoir autoritaire illusoire refusant le dialogue, qui ne parle que par tirades, maximes et monologues, sans effet sur la puissance vitale des jeunes gens.

Molière met aussi l'accent sur la peinture morale et les réactions affectives des deux protagonistes, Arnolphe et Agnès, et sur leur évolution diamétralement inverse grâce à l'école de l'amour. Les personnages échappent à une typologie fixée d'avance. C'est la métamorphose d'ingénue en ingénieuse d'Agnès, ou la décomposition ridicule et pathétique d'Arnolphe, qui devient un nouvel axe de progression dramatique, tandis que la conquête amoureuse d'Horace, moteur dramaturgique attendu, semble piétiner d'entreprises en échecs jusqu'au dénouement artificiel de la reconnaissance finale. Ainsi Agnès, qui était maintenue dans une ignorance contrainte à lire *Les Maximes du Mariage*, acquiert-elle l'inventivité de la ruse, ce qui suggère à Horace, étourdi transformé peu à peu en amant galant, un constat emblématique qui pourrait bien apparaître comme une contre-maxime (III, 4) :

*Il le faut avouer l'amour est un grand maître  
Ce qu'on ne fut jamais il nous enseigne à l'être  
Et souvent de nos mœurs l'absolu changement  
Devient par ses leçons l'ouvrage d'un moment  
De la Nature en nous il force les obstacles  
Et ses effets soudains ont l'air de miracles [...]  
Il rend agile à tout l'âme la plus pesante  
Et donne de l'esprit à la plus innocente.*

Agnès, contrairement à Arnolphe, échappe au déterminisme de son nom (l'agneau sacrifié) et acquiert le pouvoir de raisonner (V, 2) pour revendiquer sa liberté contre un tuteur qui abuse de son statut légal, perdant d'ailleurs son titre avec le retour du père d'Agnès et réduit au silence dans la scène finale.

Arthur LE STANC

## Arnolphe, bourgeois amoureux et théoricien de l'amour

### Arnolphe, bourgeois amoureux

Il suffit de parcourir le théâtre de Molière pour se rendre compte que le bourgeois y est presque toujours médiocre ou ridicule. Il n'est pas un seul des bourgeois de Molière qui présente, en tant que bourgeois, quelque élévation ou valeur morale ; l'idée même de la vertu proprement bourgeoise se chercherait en vain à travers ses comédies. [...]

Au fond d'eux-mêmes, ces personnages ne se sentent pas faits pour l'amour et pour le succès, et c'est pourquoi ils cherchent leurs sûretés dans une conception tyrannique de la vie conjugale ; ou inversement leur égoïsme sans limite, leur interdisant toute communication vraie avec ce qu'ils aiment et leur dérobant sans cesse la certitude qu'ils recherchent, les rend inquiets et anxieux de l'échec.

La figure d'Arnolphe dans *L'École des femmes* est sans aucun doute la plus achevée que Molière ait donnée du bourgeois amoureux. Une pièce entière lui est consacrée, et non pas une pièce quelconque. Il faudrait reproduire tout ce qu'il dit pour le montrer tour à tour croquemitaine solennel, barbon grivois, et surtout propriétaire jaloux (I, 1) :

*Je me vois riche assez pour pouvoir, que je crois,  
Choisir une moitié qui tienne tout de moi,  
Et de qui la soumise et pleine dépendance  
N'ait à me reprocher aucun bien ni naissance.*

Héritier perfectionné de plusieurs personnages déjà ébauchés par Molière, il allie, dans une proportion parfaitement égale, l'assurance et l'inquiétude qui sont les deux données, contradictoires en apparence seulement, de ce type humain. L'humiliation, au lieu d'être donnée ici dès le début comme dans le *Cocu[imaginaire]*, ou de ne surgir qu'à la fin comme dans *L'École des maris*, s'élabore lentement, au cours d'un dépouillement progressif du caractère, qui finit par apparaître sous son véritable jour dans l'infériorité et dans l'échec. La seule obsession du cocuage trahit déjà une crainte profonde de la femme, qu'Arnolphe exprime d'ailleurs naïvement dès la première scène. Quand sa disgrâce lui a ôté progressivement son faux air de supériorité despotique, il ne reste plus de lui que rage impuissante et supplications vaines. Molière a longuement et cruellement exploré, dans les deux derniers actes, les détours de son désespoir.

Paul BÉNICHOU, *Morales du Grand Siècle*, Paris, Folio Essais Gallimard, 1988

## Le désir de possession absolue de la femme

SGANARELLE

Hé bien ! Ma belle, c'est maintenant que nous allons être heureux l'un et l'autre. Vous ne serez plus en droit de me rien refuser ; et je pourrai faire avec vous tout ce qu'il me plaira, sans que personne s'en scandalise. Vous allez être à moi depuis la tête jusqu'aux pieds, et je serai maître de tout [...].

MOLIÈRE, *Le Mariage forcé*, Scène II,  
in *Œuvres complètes 2*, Paris, GF – Flammarion, 2005

ARNOLPHE

Je sais les tours rusés et subtiles trames  
Dont pour nous en planter savent user les femmes,  
Et comme on est dupé par leurs dextérités.  
Contre cet incident j'ai pris mes sûretés ;  
Et celle que j'épouse a toute l'innocence  
Qui peut sauver mon front de maligne influence.

CHRYSALDE

Et que voulez-vous qu'une sottise, en un mot...

[...]

ARNOLPHE

Un air doux et posé, parmi d'autres enfants,  
M'inspira de l'amour pour elle dès quatre ans ;  
Sa mère se trouvant de pauvreté pressée,  
De la lui demander il me vint la pensée ;  
Et la bonne paysanne, apprenant mon désir,  
À s'ôter cette charge eut beaucoup de plaisir.  
Dans un petit couvent, loin de toute pratique,  
Je la fis élever selon ma politique,  
C'est-à-dire ordonnant quels soins on emploierait  
Pour la rendre idiote autant qu'il se pourrait.  
Dieu merci, le succès a suivi mon attente :  
Et grande, je l'ai vue à tel point innocente,  
Que j'ai béni le ciel d'avoir trouvé mon fait,  
Pour me faire une femme au gré de mon souhait.  
Je l'ai donc retirée ; et comme ma demeure  
À cent sortes de monde est ouverte à toute heure,  
Je l'ai mise à l'écart, comme il faut tout prévoir,  
Dans cette autre maison où nul ne me vient voir ;  
Et pour ne point gêner sa bonté naturelle,  
Je n'y tiens que des gens tout aussi simples qu'elle.

MOLIÈRE, *L'École des femmes*, Acte I, Scène 1,  
in *Œuvres complètes 2*, Paris, GF – Flammarion, 2005

## Tyran(s) du quotidien

### Natascha Kampusch : un nom et une histoire à ne pas oublier

Natascha Kampusch. [...] Son histoire est horrible et pourtant, elle aurait pu arriver à n'importe qui. Natascha Kampusch, c'est une jeune fille de 18 ans, qui vient de passer huit années enfermée dans une cave de 4 m<sup>2</sup>, à quelques kilomètres de sa famille.

Elle avait seulement dix ans quand le kidnapping a eu lieu, dans une petite ville autrichienne. De retour de l'école, elle est enlevée par Wolfgang Priklopil, alors âgé de 36 ans au moment des faits. Son enlèvement avait suscité un énorme mouvement de solidarité pour sa recherche dans toute l'Autriche. En vain. L'homme la séquestrera durant huit années dans une cachette en sous-sol, au confort spartiate, sans fenêtre, d'à peine 4 m<sup>2</sup> avec un WC. De temps en temps, Wolfgang la fera sortir ; ils se promèneront dehors, sans que les voisins ne se doutent de quoi que ce soit. Mais le plus dur pour la jeune fille, c'est de savoir qu'elle ne se situe qu'à seulement quelques kilomètres de sa maison ! Durant huit années, sa vie ne se limitera qu'à son ravisseur ; toute son

adolescence ne sera que séquestration et frustration. Elle admet même, du bout des lèvres, avoir eu des rapports sexuels avec son ravisseur... Mais la jeune adolescente sera incroyablement forte : elle tiendra tête à Wolfgang plus d'une fois et ne se laissera pas abattre.

Profitant d'un moment d'inattention de Wolfgang, la jeune femme, âgée maintenant de 18ans, réussira à s'échapper. À son retour, le ravisseur, constatant sa disparition, se suicidera... [...]

Jérôme, *Ado.fr* / *Actualités*  
du jeudi 07 septembre 2006

Site Internet consulté :  
[actu.ados.fr/monde/natascha-kampusch-sequestree-enlevee\\_article2571.html](http://actu.ados.fr/monde/natascha-kampusch-sequestree-enlevee_article2571.html)



© David SEYMOUR - Magnum Photos

## L'antipathie pour les Précieuses

De même l'Arnolphe de *L'École des femmes*, en qui Molière s'est proposé évidemment de ridiculiser une conception détestable de la vie et de l'amour, est un ennemi déclaré de la préciosité (I, 1) :

*Moi, j'irais me charger d'une spirituelle  
 Qui ne parlerait rien que cercle et que ruelle,  
 Qui de prose et de vers ferait de doux écrits,  
 Et que visiteraient marquis et beaux esprits,  
 Tandis que, sous le nom du mari de Madame,  
 Je serais comme un saint que pas un ne réclame ?  
 Non, non, je ne veux point d'un esprit qui soit haut,  
 Et femme qui compose en sait plus qu'il ne faut.*

[...] L'antipathie d'Arnolphe pour les précieuses s'exprime d'ailleurs à plusieurs reprises, et toujours de façon ridicule (I, 3) :

*Héroïnes du temps, Mesdames les Savantes,  
 Pousseuses de tendresse et de beaux sentiments,  
 Je défie à la fois tous vos vers, vos romans,  
 Vos lettres, billets doux, toute votre science,  
 De valoir cette honnête et pudique ignorance.*

Il n'a pas plutôt prononcé ces paroles qu'il est cruellement désabusé. De même, plus loin, quand Agnès se révolte contre lui (V, 4) :

*Voyez comme raisonne et répond la vilaine !  
 Peste ! Une précieuse en dirait-elle plus ?*

Paul BÉNICHOU, *Morales du Grand Siècle*, Paris, Folio Essais Gallimard, 1988

## La peur du cocuage

LE CAPITAN

Ce siècle est si fertile en animaux cornus,  
 On voit tant de coquettes, on voit tant de cocus,  
 Qu'il faut qu'avant l'hymen je me précautionne,  
 Pour jouer à jeu sûr avec une mignonne.  
 Je ne vaux point enfin couvrir les œufs d'autrui.  
 Quelque fol se fierait aux femmes d'aujourd'hui !  
 Quand un pauvre mari s'arrête à leurs caresses,  
 Elles lui font passer pour vertu leurs souplesses,  
 En leur tâtant le col, les chatouillant un peu,  
 Comme Jason faisait les taureaux jette-feu ;  
 Elles les rendent doux, remplis de complaisance,  
 Tandis que l'os frontal fleurit en abondance,  
 Tandis que l'on cajole et qu'on dit le bon mot,  
 Et que le mari passe à peu près pour un sot.  
 On croit avoir un fils fait durant la nuit brune,  
 Que quelque autre aura fait au beau clair de la lune.  
 Je veux, pour n'être point en danger de cela,  
 Me précautionner.

DORIMOND, *L'École des cocus ou La Précaution inutile*, Scène première,  
 in *Farces du Grand Siècle*, Paris, Le Livre de Poche, 1992

PHILIS

[...]

Mais je vous veux donner une bonne leçon.  
 Vous voulez épouser une sottie, un oison,  
 Une beauté stupide, une pauvre ignorante,  
 Pour n'être point trompé, pour qu'elle soit constante ?  
 Que c'est un animal méchant et dangereux  
 Qu'une femme ignorante, et qu'il est vicieux !  
 Une beauté subtile, une gentille femme,  
 En trompant son mari saura cacher sa flamme.  
 Mais la niaise enfin, en l'actéonisant,  
 N'aura pas au besoin l'esprit assez présent,  
 Ne saura pas non plus, en faisant la colère,  
 Sortir bien à propos d'une méchante affaire ;  
 Et souvent, Capitan, une sottie fera  
 Son pauvre homme cocu, et l'en avertira.

DORIMOND, *L'École des cocus ou La Précaution inutile*, Scène 4,  
 in *Farces du Grand Siècle*, Paris, Le Livre de Poche, 1992

**Théorie du mariage et diabolisation de la femme volage par Arnolphe ; une critique de la religion**

ARNOLPHE, *assis.*

[...]

Le mariage, Agnès, n'est pas un badinage  
À d'austères devoirs le rang de femme engage,  
Et vous n'y montez pas, à ce que je prétends,  
Pour être libertine et prendre du bon temps.  
Votre sexe n'est là que pour la dépendance  
Du côté de la barbe est la toute-puissance.  
Bien qu'on soit deux moitiés de la société,  
Ces deux moitiés pourtant n'ont point d'égalité  
L'une est moitié suprême et l'autre subalterne ;  
L'une en tout est soumise à l'autre qui gouverne ;  
Et ce que le soldat, dans son devoir instruit,  
Montre d'obéissance au chef qui le conduit,  
Le valet à son maître, un enfant à son père,  
À son supérieur le moindre petit Frère,  
N'approche point encor de la docilité,  
Et de l'obéissance, et de l'humilité,  
Et du profond respect où la femme doit être  
Pour son mari, son chef, son seigneur et son maître.

[...]

Gardez-vous d'imiter ces coquettes vilaines  
Dont par toute la ville on chante les fredaines,  
Et de vous laisser prendre aux assauts du malin,  
C'est-à-dire d'ouïr aucun jeune blondin.  
Sondez qu'en vous faisant moitié de ma personne,  
C'est mon honneur, Agnès, que je vous abandonne ;  
Que cet honneur est tendre et se blesse de peu ;  
Que sur un tel sujet il ne faut point de jeu ;  
Et qu'il est aux enfers des chaudières bouillantes  
Où l'on plonge à jamais les femmes mal vivantes.  
Ce que je vous dis là ne sont pas des chansons ;  
Et vous devez du cœur dévorer ces leçons.  
Si votre âme les suit, et fuit d'être coquette,  
Elle sera toujours, comme un lis, blanche et nette ;  
Mais s'il faut qu'à l'honneur elle fasse un faux bond,  
Elle deviendra lors noire comme un charbon ;  
Vous paraîtrez à tous un objet effroyable,  
Et vous irez un jour, vrai partage du diable,

... / ...



Bouillir dans les enfers à toute éternité :  
Dont vous veuillez garder la céleste bonté !  
Faites la révérence. Ainsi qu'une novice  
Par cœur dans le couvent doit savoir son office,  
Entrant au mariage il en faut faire autant ;  
Voici dans ma poche un écrit important  
*Il se lève.*  
Qui vous enseignera l'office de la femme.  
J'en ignore l'auteur, mais c'est quelque bonne âme ;  
Et je veux que ce soit votre unique entretien.  
Tenez. Voyons un peu si vous le lirez bien.

AGNÈS *lit.*

**LES MAXIMES DU MARIAGE**  
*OU LES DEVOIRS DE LA FEMME MARIÉE*  
AVEC SON EXERCICE JOURNALIER

**I<sup>e</sup> MAXIME**

Celle qu'un lien honnête  
Fait entrer au lit d'autrui,  
Doit se mettre dans la tête,  
Malgré le train d'aujourd'hui,  
Que l'homme qui la prend, ne la prend que pour lui.

ARNOLPHE

Je vous expliquerai ce que cela veut dire ;  
Mais pour l'heure présente il ne faut rien que lire.

AGNÈS *poursuit.*

[...]

**V<sup>e</sup> MAXIME**

Hors ceux dont au mari la visite se rend,  
La bonne règle défend  
De recevoir aucune âme :  
Ceux qui, de galante humeur,  
N'ont affaire qu'à Madame,  
N'accrochent pas Monsieur.

MOLIÈRE, *L'École des femmes*, Acte III, Scène 2,  
in *Œuvres complètes 2*, Paris, GF – Flammarion, 2005

## Agnès l'ingénue ?

Bien des héroïnes de[s] comédies [de Molière] ont encore de quoi scandaliser passablement les familles bourgeoises. Armande y passerait pour folle, mais Agnès pour «vicieuse», et nul n'ignore que le second grief est beaucoup plus grave que le premier. La Précieuse, en se révoltant contre la servitude du mariage, se refuse en même temps au plaisir, et c'est un avantage incontestable aux yeux des moralistes. Agnès, moins révoltée au fond et moins ombrageuse, va droit à ce qui lui plaît, avec une spontanéité qui défie toute morale (V, 4):

*Le moyen de chasser ce qui fait du plaisir ?*

C'est en quoi Arnolphe a tort de la confondre avec une précieuse. Dans ses explications finales avec Arnolphe, elle incarne un défi si tranquille de l'instinct à toute contrainte, son ingénuité est si redoutable, qu'on a rarement osé regarder bien en face cette «inquiétante» créature. La séduction qui émane d'elle est d'autant plus scandaleuse qu'elle triomphe plus aisément, qu'elle dissipe dès l'abord les fantômes que la morale crée autour du désir : danger, péché, perdition. C'est cette beauté, toute évidente, que revêtent en elle les mouvements de la nature, et l'absence même de perversité dans le désir, qui font crier à la perversité les descendants spirituels d'Arnolphe. Elle ne s'insurge pas contre la morale, elle l'ignore et la démontre inutile.

Ce qui distingue Molière, ce n'est pas tant d'avoir représenté l'instinct tout-puissant, mais d'avoir accepté sympathiquement cette toute-puissance. Que les commandements de la nature soient malaisément surmontables, cette objection traditionnelle à l'idéalisme moral n'avait pas en elle-même une signification subversive. Molière, dans la mesure où il pense que l'instinct naturel gouverne la vie, ne pense pas autrement que les barbons qu'il ridiculise. Arnolphe et ses pareils, loin de nier la force des tentations, en sont littéralement obsédés : «La chair est faible» est leur axiome principal. Mais le sens du réel peut aussi bien conduire, en morale, à la rigueur qu'à la facilité. C'est ce qui peut créer un semblant d'accord, parfaitement illusoire, entre une certaine sagesse bourgeoise et celle de Molière, distantes l'une de l'autre de tout l'intervalle qui sépare la méfiance de la sympathie. Toute la question du «naturalisme» de Molière est là.

Paul BÉNICHOU, *Morales du Grand Siècle*, Paris, Folio Essais Gallimard, 1988

## La femme (dans le mariage) ; prolétaire de l'homme ?

ANGÉLIQUE

[...] Je vous déclare que mon dessein n'est pas de renoncer au monde, et de m'enterrer toute vive dans un mari. Comment ? Parce qu'un homme s'avise de nous épouser, il faut d'abord que toutes choses soient finies pour nous, et que nous rompions tout commerce avec les vivants ? C'est une chose merveilleuse que la tyrannie de Messieurs les maris, et je les trouve bons de vouloir qu'on soit morte à tous les divertissements, et qu'on ne vive que pour eux. Je me moque de cela, et ne veux point mourir si jeune.

MOLIÈRE, *Georges Dandin*, Acte II, Scène 2, Paris, Classiques Larousse, 1990

CATARINA

FI, fi, déride ce front dur et menaçant, et cesse de darder ces regards de mépris pour blesser ton seigneur, ton roi, ton gouverneur : cela souille ta beauté comme la gelée brunit les prés, gâte ta renommée autant que l'ouragan saccage les beaux bourgeons et n'est d'aucune façon convenable, ni aimable. [...] Ton mari est ton seigneur, ta vie, ton gardien, ton chef, ton souverain, celui qui prend soin de toi et qui, pour assurer ta subsistance, soumet son corps à de durs travaux sur terre et sur mer, qui veille la nuit dans la tempête, le jour dans le froid, tandis que tu reposes, bien au chaud, dans la sécurité et la paix du logis, et qui n'attend de toi d'autre tribut que ton amour, un visage avenant et une sincère obéissance, maigres paiements pour une si grande dette. Le respect qu'un sujet doit à son prince, oui, ce respect même, une femme le doit à son époux ; et lorsqu'elle se montre indocile, impertinente, maussade et acariâtre, lorsqu'elle refuse de se plier à son honnête volonté, qu'est-elle d'autre qu'une rebelle perfide, une ennemie, coupable d'une impardonnable félonie envers son tendre seigneur ? J'ai honte de voir des femmes assez niaisées pour offrir la guerre alors qu'à genoux elles devraient solliciter la paix ; ou prétendre au pouvoir, à la suprématie, à l'empire, là où elles ont juré de servir, d'aimer et d'obéir... [...] Renoncez donc à cette outrecuidance qui ne vous sert de rien, et mettez en signe d'obéissance vos mains sous les pieds de vos maris : s'il plaît au mien, ma main est prête à lui rendre cet hommage...

William SHAKESPEARE, *La Mégère apprivoisée*, Acte V, Scène 2,  
trad. Marcelle SIBON, Paris, GF – Flammarion, 1993

## *Déclaration des Droits de la Femme et de la Citoyenne*

### **Préambule**

Les mères, les filles, les sœurs, représentantes de la nation, demandent d'être constituées en assemblée nationale. Considérant que l'ignorance, l'oubli ou le mépris des droits de la femme, sont les seules causes des malheurs publics et de la corruption des gouvernements, ont résolu d'exposer dans une déclaration solennelle, les droits naturels inaliénables et sacrés de la femme, afin que cette déclaration, constamment présente à tous les membres du corps social, leur rappelle sans cesse leurs devoirs, afin que les actes du pouvoir des femmes, et ceux du pouvoir des hommes pouvant être à chaque instant comparés avec le but de toute institution politique, en soient plus respectés, afin que les réclamations des citoyennes, fondées désormais sur des principes simples et incontestables, tournent toujours au maintien de la constitution, des bonnes mœurs, et au bonheur de tous.

En conséquence, le sexe supérieur en beauté comme en courage, dans les souffrances maternelles, reconnaît et déclare, en présence et sous les auspices de l'Être Suprême, les Droits suivants de la Femme et de la Citoyenne.

### **Article I**

La Femme naît libre et demeure égale à l'homme en droits. Les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune.

[...]

### **Article VI**

La Loi doit être l'expression de la volonté générale ; toutes les Citoyennes et Citoyens doivent concourir personnellement ou par leurs représentants, à sa formation ; elle doit être la même pour tous : toutes les Citoyennes et tous les Citoyens, étant égaux à ses yeux, doivent être également admissibles à toutes dignités, places et emplois publics, selon leurs capacités, et sans autres distinctions que celles de leurs vertus et de leurs talents.

[...]

### **Article XII**

La garantie des droits de la Femme et de la Citoyenne nécessite une utilité majeure ; cette garantie doit être instituée pour l'avantage de tous, et non pour l'utilité particulière de celles à qui elle est confiée.

Olympe de GOUGES, *Déclaration des Droits de la Femme et de la Citoyenne*, 1791

## Pour un féminisme d'urgence

Il y a tout juste un an, le 13 novembre 2005, Chahrazade, 19 ans, était brûlée vive dans la rue à Neuilly sur Marne. Son «crime» ? Ne pas avoir accepté la proposition de mariage d'un garçon du quartier qui ne cessait de la poursuivre de ses avances. Celui-ci, qui vient de se rendre aux autorités françaises après une fuite au Pakistan, l'a aspergée d'essence avant de jeter une allumette. Comme pour Sohane en 2004, l'horreur, s'est une nouvelle fois imposée à toute notre société. [...]

Oui cela suffit ! Combien faudra-t-il de femmes insultées, battues, harcelées, brûlées, violées pour que l'on réagisse ? Les chiffres sont aussi alarmants que révélateurs d'une société qui va mal, dans toutes ses couches sociales.

Selon le dernier sondage CSA pour Amnesty internationale, 30 % des français pensent qu'une femme de leur entourage subit ou a subi des violences conjugales. 75 % des personnes interrogées estiment que les pouvoirs publics n'agissent pas de manière efficace. Ils sont 82 % à demander, comme Ni putes ni soumises que le prochain ou la prochaine présidente fasse de la lutte contre les violences faites aux femmes une priorité, un chantier national. [...]

On progresse sur la prise de conscience de la nécessité d'une réelle égalité salariale entre homme et femme : Bon ! Mais les femmes sont, en général, toujours payées 20 % de moins que les hommes à expérience et qualification égale ! [...]

Les esprits évolueraient nous dit-on ! Relativisons, car l'arbre cache la forêt : Comment peut-on accepter qu'en France, 80 % des femmes soient précaires ? Comment peut-on vivre avec l'idée qu'une femme soit violée toutes les deux heures ? Que dire encore quand une femme, en France, meurt tous les quatre jours victime de violences conjugales.

Mutilations génitales, meurtres, violences sexuelles, enlèvements... viols : le dernier rapport de l'ONU concernant les violences faites aux femmes au plan mondial est lui aussi accablant : une femme sur trois en moyenne souffre de maltraitance : selon Koffi Annan, secrétaire général de l'ONU : «Tout indique que la violence à l'égard des femmes est un problème grave répandu à travers le monde. Les enquêtes effectuées dans 71 pays indiquent qu'une proportion importante de femmes sont victimes de violences physiques, sexuelles ou psychologiques», dit-il. La forme la plus fréquente est la violence physique infligée par le partenaire sexuel, dont souffre une femme sur trois en moyenne.

Qu'attendons nous pour réagir ! À l'heure où certains obscurantistes tentent de nous endormir pour mieux nous enfermer avec l'idée d'un féminisme confessionnel, j'appelle à la constitution d'un véritable front contre les violences faites aux femmes. UN FÉMINISME D'URGENCE, qui ne fait aucune compromission à la religion, à la tradition, aux discussions de salons et autres positionnements esthétiques. Hommes et femmes de progrès unis pour «UN» féminisme d'urgence qui, s'inspirant des idées universalistes et internationalistes, soit en mesure d'endiguer ce que notre siècle est en train de produire de pire !

Fadéla AMARA

Éditorial du journal de l'association Ni Putes Ni Soumises

Site Internet consulté : [www.niputesnisoumises.com/journal.php?section=edito](http://www.niputesnisoumises.com/journal.php?section=edito)

## Horace, ou le triomphe de l'amour

Je ne comprends pas comment un mari qui s'abandonne à son humeur et à sa complexion, qui ne cache aucun de ses défauts, et se montre au contraire par ses mauvais endroits, qui est avare, qui est trop négligé dans son ajustement, brusque dans ses réponses, incivil, froid et taciturne, peut espérer de défendre le cœur d'une jeune femme contre les entreprises de son galant, qui emploie la parure et la magnificence, la complaisance, les soins, l'empressement, les dons, la flatterie.

La BRUYÈRE, *Les Caractères*, III – Des Femmes, Caractère 74,  
Paris, GF – Flammarion, 1965

VALÈRE

Que dis-tu de ce bizarre fou ?

ERGASTE

Il a le repart brusque, et l'accueil loup-garou.

VALÈRE

Ah ! J'enrage !

ERGASTE

Et de quoi ?

VALÈRE

De quoi ? C'est que j'enrage

De voir celle que j'aime au pouvoir d'un sauvage,  
D'un dragon surveillant, dont la sévérité  
Ne lui laisse jouir d'aucune liberté.

ERGASTE

C'est ce qui fait pour vous ; et sur ces conséquences  
Votre amour doit fonder de grandes espérances.  
Apprenez, pour avoir votre esprit affermi,  
Qu'une femme qu'on garde est gagnée à demi,  
Et que les noirs chagrins des maris ou des pères  
Ont toujours du galant avancé les affaires.  
Je coquette fort peu, c'est mon moindre talent,  
Et de profession je ne suis point galant ;  
Mais j'en ai servi vingt de ces chercheurs de proie  
Qui disoient fort souvent que leur plus grande joie  
Étoit de rencontrer de ces maris fâcheux  
Qui jamais sans gronder ne reviennent chez eux ;  
De ces brutaux fieffés qui, sans raison ni suite,  
De leurs femmes en tout contrôlent la conduite,  
Et, du nom de maris fièrement se parants,  
Leurs rompent en visière aux yeux des soupirants.  
On en sait, disent-ils, prendre ses avantages,  
Et l'aigreur de la dame à ces sortes d'outrages,  
Dont la plaint doucement le complaisant témoin,  
Est un champ à pousser les choses assez loin ;  
En un mot, ce vous est une attente assez belle  
Que la sévérité du tuteur d'Isabelle.

MOLIÈRE, *L'École des maris*, Acte I, Scène 6, in *Œuvres complètes I*, Paris, Garnier, 1946

## L'École des femmes ; de la farce...

### Quiproquos jubilatoires

HORACE

À ne vous rien cacher de la vérité pure,  
J'ai d'amour en ces lieux eu certaine aventure,  
Et l'amitié m'oblige à vous en faire part.

[...]

Mais, de grâce, qu'au moins ces choses soient secrètes.

ARNOLPHE

Oh !

HORACE

Vous n'ignorez pas qu'en ces occasions  
Un secret éventé rompt nos prétentions.  
Je vous avouerai donc avec pleine franchise  
Qu'ici d'une beauté mon âme s'est éprise.  
Mes petits soins d'abord ont eu tant de succès,  
Que je me suis chez elle ouvert un doux accès ;  
Et sans trop me vanter ni lui faire une injure,  
Mes affaires y sont en fort bonne posture.

ARNOLPHE, *riant*.

Et c'est ?

HORACE, *lui montrant le logis d'Agnès*.

Un jeune objet qui loge en ce logis  
Dont vous voyez d'ici que les murs sont rougis ;  
Simple, à la vérité, par l'erreur sans seconde  
D'un homme qui la cache au commerce du monde,  
Mais qui, dans l'ignorance où l'on veut l'asservir,  
Fait briller des attraits capables de ravir ;  
Un air tout engageant, je ne sais quoi de tendre,  
Dont il n'est point de cœur qui se puisse défendre.  
Mais peut-être il n'est pas que vous n'ayez bien vu  
Ce jeune astre d'amour de tant d'attraits pourvu :  
C'est Agnès qu'on l'appelle.

ARNOLPHE, *à part*.

Ah ! Je crève !

HORACE

Pour l'homme,

C'est, je crois, de la Zousse ou Souche qu'on le nomme  
Je ne me suis pas fort arrêté sur le nom :  
Riche, à ce qu'on m'a dit, mais des plus sensés, non ;  
Et l'on m'en a parlé comme d'un ridicule.

GEORGE DANDIN

Hé ! Dites-moi un peu, s'il vous plaît, vous venez de là-dedans ?

[...]

LUBIN

Motus ! Il ne faut pas dire que vous m'avez vu sortir de là.

GEORGE DANDIN

Pourquoi ?

[...]

LUBIN

C'est que je viens de parler à la maîtresse du logis, de la part d'un certain monsieur qui lui fait les doux yeux, et il ne faut pas qu'on sache cela. Entendez-vous ?

GEORGE DANDIN

Oui.

LUBIN

Voilà la raison. On m'a enchargé de prendre garde que personne ne me vît, et je vous prie au moins de ne pas dire que vous m'avez vu.

GEORGE DANDIN

Je n'ai garde.

LUBIN

Je suis bien aise de faire les choses secrètement comme on m'a recommandé.

GEORGE DANDIN

C'est bien fait.

LUBIN

Le mari, à ce qu'ils disent, est un jaloux qui ne veut pas qu'on fasse l'amour à sa femme, et il ferait le diable à quatre si cela venait à ses oreilles vous comprenez bien ?

GEORGE DANDIN

Fort bien.

LUBIN

Il ne faut pas qu'il sache rien de tout ceci.

GEORGE DANDIN

Sans doute.

LUBIN

On le veut tromper tout doucement : vous entendez bien ?

GEORGE DANDIN

Le mieux du monde.

MOLIÈRE, *Georges Dandin*, Acte I, Scène 2, Paris, Classiques Larousse, 1990



## Malentendu farcesque

ARNOLPHE

[...] Mais de cette vue apprenez-moi les suites,  
Et comme le jeune homme a passé ses visites.

[...]

Outre tous ces discours, toutes ces gentilleses,  
Ne vous faisait-il point aussi quelques caresses?

AGNÈS

Oh tant ! Il me prenait et les mains et le bras,  
Et de me les baiser il n'était jamais las.

ARNOLPHE

Ne vous a-t-il point pris, Agnès, quelque autre chose?  
*La voyant interdite.*

Ouf !

AGNÈS

Hé ! Il m'a...

ARNOLPHE

Quoi ?

AGNÈS

Pris...

ARNOLPHE

Euh !

AGNÈS

Le...

ARNOLPHE

Plaît-il ?

AGNÈS

Je n'ose,

Et vous vous fâcherez peut-être contre moi.

ARNOLPHE

Non.

[...]

AGNÈS

Si.

ARNOLPHE

Non, non, non, non. Diantre, que de mystère !  
Qu'est-ce qu'il vous a pris ?

AGNÈS

Il...

ARNOLPHE, à part.

Je souffre en damné.

AGNÈS

Il m'a pris le ruban que vous m'aviez donné.

## Tel est pris qui croyait prendre...

### Le Rat et l'Huître

Un Rat hôte d'un champ, Rat de peu de cervelle,  
 Des Lares paternels un jour se trouva sou.  
 Il laisse là le champ, le grain, et la javelle,  
 Va courir le pays, abandonne son trou.  
 Sitôt qu'il fut hors de la case,  
 Que le monde, dit-il, est grand et spacieux !  
 Voilà les Apennins, et voici le Caucase :  
 La moindre taupinée était mont à ses yeux.  
 Au bout de quelques jours le voyageur arrive  
 En un certain canton où Thétys sur la rive  
 Avait laissé mainte Huître ; et notre Rat d'abord  
 Crut voir en les voyant des vaisseaux de haut bord.  
 Certes, dit-il, mon père était un pauvre sire :  
 Il n'osait voyager, craintif au dernier point :  
 Pour moi, j'ai déjà vu le maritime empire :  
 J'ai passé les déserts, mais nous n'y bûmes point.  
 D'un certain magister le Rat tenait ces choses,  
 Et les disait à travers champs ;  
 N'étant pas de ces Rats qui les livres rongeurs  
 Se font savants jusques aux dents.  
 Parmi tant d'Huîtres toutes closes,  
 Une s'était ouverte, et bâillant au Soleil,  
 Par un doux Zéphir réjouie,  
 Humait l'air, respirait, était épanouie,  
 Blanche, grasse, et d'un goût, à la voir, nonpareil.  
 D'aussi loin que le Rat voit cette Huître qui bâille :  
 Qu'aperçois-je ? dit-il, c'est quelque victuaille ;  
 Et, si je ne me trompe à la couleur du mets,  
 Je dois faire aujourd'hui bonne chère, ou jamais.  
 Là-dessus maître Rat plein de belle espérance,  
 Approche de l'écaille, allonge un peu le cou,  
 Se sent pris comme aux lacs ; car l'Huître tout d'un coup  
 Se referme, et voilà ce que fait l'ignorance.

Cette Fable contient plus d'un enseignement.

Nous y voyons premièrement :

Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience

Sont aux moindres objets frappés d'étonnement :

Et puis nous y pouvons apprendre,

Que tel est pris qui croyait prendre.

## ... à la grande comédie classique

### «Pied de nez» à la tragédie de Corneille

POMPÉE

[...] Rome en deux factions trop longtemps partagée  
N'y sera point pour moi de nouveau replongée,  
Et quand Sylla lui rend sa gloire et son bonheur,  
Je n'y remettrai point le carnage et l'horreur.  
[...] À *Perpenna*.

Vous, suivez ce tribun, j'ai quelques intérêts  
Qui demandent ici des entretiens secrets.

PERPENNA

Seigneur, se pourrait-il qu'après un tel service...

POMPÉE

J'en connais l'importance, et lui rendrai justice.  
Allez.

PERPENNA

Mais cependant leur haine...

POMPÉE

C'est assez.

Je suis maître, je parle, allez, obéissez.

Pierre CORNEILLE, *Sertorius*, Acte V, Scène 6, in *Œuvres complètes*, Paris, Le Seuil, 1998

ARNOLPHE

[...] À choisir un mari vous êtes un peu prompte.  
C'est un autre, en un mot, que je vous tiens tout prêt,  
Et quant au Monsieur, là, je prétends, s'il vous plaît,  
Dût le mettre au tombeau le mal dont il vous berce,  
Qu'avec lui désormais vous rompiez tout commerce ;  
[...] Et lui jetant, s'il heurte, un grès par la fenêtre,  
L'obligiez tout de bon à ne plus y paraître.  
M'entendez-vous, Agnès ? Moi, caché dans un coin,  
De votre procédé je serai le témoin.

[...]

AGNÈS

Je n'aurai pas le cœur...

ARNOLPHE

Point de bruit davantage.

Montez là-haut.

AGNÈS

Mais quoi ? Voulez-vous... ?

ARNOLPHE

C'est assez.

Je suis maître, je parle : allez, obéissez.

MOLIÈRE, *L'École des femmes*, Acte II, Scène 5,  
in *Œuvres complètes 2*, Paris, GF – Flammarion, 2005

## Jalousie tragique

Il y a dans la jalousie plus d'amour-propre que d'amour.

La ROCHEFOUCAULD, *Maximes*, VIII – L'Envie et la jalousie, Maxime 324,  
Paris, Classiques Larousse, 1935

IAGO

[...]

Oh ! Prenez garde à la jalousie !

C'est un monstre aux yeux verts, qui nargue

La proie dont il se nourrit. Ce cocu vit heureux,

Qui, certain de son sort, n'aime plus son infidèle :

Mais, oh ! Quelles minutes damnées il égrène,

Celui qui adore, mais doute, qui soupçonne, mais aime puissamment !

OTHELLO

Oh, misère !

IAGO

Être pauvre et content, c'est être riche, et riche à suffisance,

Mais richesse sans bornes est aussi pauvre que l'hiver

Pour celui qui toujours craint de devenir pauvre :

Dieu bienveillant, préserve les âmes de toute ma tribu

De la jalousie !

OTHELLO

Pourquoi, pourquoi tout cela ?

Crois-tu que j'irais me faire une vie de jaloux ?

Et nourrir de nouveaux soupçons

À chaque changement de lune ? Non, être une fois dans le doute,

C'est être une fois pour toutes résolu : troque-moi contre un bouc,

Le jour où je tournerai l'activité de mon âme

Vers des conjectures boursouflées et contaminées

Épousant ton raisonnement. Ce n'est pas me rendre jaloux

Que de dire que ma femme est belle, aime la bonne chère et la compagnie,

A le parler généreux, chante, joue et danse bien ;

Là où est la vertu, ce sont autant de vertus de plus ;

Et de mes faibles mérites personnels je n'irai pas non plus tirer

La moindre crainte, ou le soupçon qu'elle se rebelle,

Car elle avait des yeux, et elle m'a choisi. Non, Iago,

Je veux voir avant de douter ; si je doute, la preuve,

Et quand la preuve est là, il n'y a rien d'autre que ceci :

Me déprendre sur-le-champ de l'amour, ou de la jalousie.

William SHAKESPEARE, *Othello*, Acte III, Scène 3, trad. Jean-Michel DÉPRATS,  
in *Tragédies*, Paris, Bibliothèque de La Pléiade, NRF, Gallimard, 2002

## Paradoxe importance des récits dramatiques

L'action dramatique prend la forme paradoxale d'une série de récits qu'Horace fait à Arnolphe de ses exploits amoureux sans savoir à qui il s'adresse. Mais le quiproquo, dont le barbon pensait profiter, ne fait que renforcer son isolement et son impuissance : face à cette série de récits (procédé épique courant de la tragédie) de ce qui a déjà eu lieu, le barbon ne peut que réagir et non véritablement être acteur-meneur.

Arthur LE STANC

DORANTE

Premièrement, il n'est pas vrai de dire que toute la pièce n'est qu'en récits. On y voit beaucoup d'actions qui se passent sur la scène, et les récits eux-mêmes y sont des actions, suivant la constitution du sujet ; d'autant qu'ils sont tous faits innocemment, ces récits, à la personne intéressée, qui par là entre, à tous coups, dans une confusion à réjouir les spectateurs, et prend, à chaque nouvelle, toutes les mesures qu'il peut pour se parer du malheur qu'il craint.

URANIE

Pour moi, je trouve que la beauté du sujet de *L'École des femmes* consiste dans cette confiance perpétuelle ; et ce qui me paraît assez plaisant, c'est qu'un homme qui a de l'esprit, et qui est averti de tout par une innocente qui est sa maîtresse, et par un étourdi qui est son rival, ne puisse avec cela éviter ce qui lui arrive.

MOLIÈRE, *La Critique de L'École des femmes*, Scène VI,  
in *Œuvres complètes 2*, Paris, GF – Flammarion, 2005

HORACE

Je viens de l'échapper belle, je vous jure.  
 Au sortir d'avec vous, sans prévoir l'aventure,  
 Seule dans son balcon j'ai vu paraître Agnès,  
 Qui des arbres prochains prenait un peu le frais.  
 Après m'avoir fait signe, elle a su faire en sorte,  
 Descendant au jardin, de m'en ouvrir la porte ;  
 Mais à peine tous deux dans sa chambre étions-nous,  
 Qu'elle a sur les degrés entendu son jaloux ;  
 Et tout ce qu'elle a pu dans un tel accessoire,  
 C'est de me renfermer dans une grande armoire.  
 Il est entré d'abord : je ne le voyais pas,  
 Mais je l'oyais marcher, sans rien dire, à grands pas  
 Poussant de temps en temps des soupirs pitoyables,  
 Et donnant quelquefois de grands coups sur les tables,  
 Frappant un petit chien qui pour lui s'émouvait,  
 Et jetant brusquement les hardes qu'il trouvait ;  
 Il a même cassé, d'une main mutinée,  
 Des vases dont la belle ornait sa cheminée [...].

MOLIÈRE, *L'École des femmes*, Acte IV, Scène 6,  
in *Œuvres complètes 2*, Paris, GF – Flammarion, 2005

## La querelle de *L'École des femmes*

Le mélange des genres dans l'élaboration d'un nouveau mode de progression dramatique, le caractère polémique de la peinture morale qui traite de sujets sérieux (l'âme de la femme, sa condition, la soumission des jeunes gens au pouvoir patriarcal), interdits au genre léger de la comédie, étaient autant de nouveautés subversives qui attirèrent des reproches blessants à Molière. Il refusa de répondre dans la Préface et préféra faire de la querelle de *L'École des femmes* la matière de deux «dissertations en forme de dialogue» que furent entre 1662 et 1663 *La Critique de L'École des femmes* et *L'Impromptu de Versailles*.

Si le succès de la pièce est manifeste et double les recettes de la troupe, elle déclenche une cabale hétéroclite mue par une coalition d'intérêts divers. Le scandale déclenché par la pièce lui fait publicité et le gazetier Loret dans sa *Muse Historique* parle de cette «pièce que partout l'on fronde mais où pourtant va tout le monde». À la cabale mondaine des petits marquis, des prudes façonnières et des dévots choqués tantôt par les propos indiscrets d'Arnolphe envers les femmes, tantôt par une parodie supposée des dix commandements dans les *Maximes du Mariage*, vient se greffer une cabale professionnelle des rivaux de l'Hôtel de Bourgogne dirigés par Montfleury. Ils se sentent en effet menacés par l'émergence scandaleuse d'une dramaturgie novatrice, qui brise le monopole des sujets sérieux réservés à la tragédie, dont ils sont spécialistes, en y mêlant un code de jeu farcesque.

Le 9 février 1663, le jeune auteur Donneau de Visé publie dans ses *Nouvelles nouvelles* une longue notice sur Molière, qu'il attaque sans le nommer : le sujet est plagié, la pièce est mal construite, le succès est fondé sur le scandale provoqué et le thème du cocuage a été inspiré par la vie de l'auteur avec sa jeune épouse. Les arguments littéraires se mêlent aux attaques personnelles comme dans l'ensemble des textes de la querelle.

Arthur LE STANC

## Critique

MADemoiselle DE BRIE

[...] Voilà Monsieur Lysidas qui vient de nous avertir qu'on a fait une pièce contre Molière, que les grands comédiens vont jouer.

MOLIÈRE

«Il est vrai, on me l'a voulu lire ; et c'est un nommé Br... Brou... Brossaut qui l'a faite.

DU CROISY

«Monsieur, elle est affichée sous le nom de Boursault ; mais, à vous dire le secret, bien des gens ont mis la main à cet ouvrage, et l'on en doit concevoir une assez haute attente. Comme tous les auteurs et tous les comédiens regardent Molière comme leur plus grand ennemi, nous nous sommes tous unis pour le desservir. Chacun de nous a donné un coup de pinceau à son portrait ; mais nous nous sommes bien gardés d'y mettre nos noms : il lui aurait été trop glorieux de succomber, aux yeux du monde, sous les efforts de tout le Parnasse ; et pour rendre sa défaite plus ignominieuse, nous avons voulu choisir tout exprès un auteur sans réputation.

MOLIÈRE, *L'Impromptu de Versailles*, Scène V,  
in *Œuvres complètes 2*, Paris, GF – Flammarion, 2005

LE MARQUIS

Il est vrai, je la trouve détestable ; morbleu ! Détestable du dernier détestable ; ce qu'on appelle détestable.

DORANTE

Et moi, mon cher Marquis, je trouve le jugement détestable.

LE MARQUIS

Quoi ? Chevalier, est-ce que tu prétends soutenir cette pièce ?

DORANTE

Oui, je prétends la soutenir.

LE MARQUIS

Parbleu ! Je la garantis détestable.

DORANTE

La caution n'est pas bourgeoise. Mais, Marquis, par quelle raison, de grâce, cette comédie est-elle ce que tu dis ?

LE MARQUIS

Pourquoi elle est détestable ?

DORANTE

Oui.

LE MARQUIS

Elle est détestable, parce qu'elle est détestable.

DORANTE

Après cela, il n'y aura plus rien à dire : voilà son procès fait. Mais encore instruis-nous, et nous dis les défauts qui y sont.

LE MARQUIS

Que sais-je, moi ? Je ne me suis pas seulement donné la peine de l'écouter.

MOLIÈRE, *La Critique de L'École des femmes*, Scène V,  
in *Œuvres complètes 2*, Paris, GF – Flammarion, 2005

## Réponse

Je voudrais bien savoir si la grande règle de toutes les règles n'est pas de plaire, et si une pièce de théâtre qui a attrapé son but n'a pas suivi un bon chemin.

MOLIÈRE, *La Critique de L'École des femmes*, Scène VI,  
in *Œuvres complètes 2*, Paris, GF – Flammarion, 2005

MOLIÈRE

[...] Vous voudriez que je prisse feu d'abord contre eux, et qu'à leur exemple j'allasse éclater promptement en invectives et en injures. Le bel honneur que j'en pourrais tirer, et le grand dépit que je leur ferais ! [...]

MADemoiselle DE BRIE

Ils se sont fort plaints, toutefois, de trois ou quatre mots que vous avez dits d'eux dans *La Critique* et dans vos *Précieuses*.

MOLIÈRE

Il est vrai, ces trois ou quatre mots sont fort offensants, et ils ont grande raison de les citer. Allez, allez, ce n'est pas cela. Le plus grand mal que je leur aie fait, c'est que j'ai eu le bonheur de plaire un peu plus qu'ils n'auraient voulu ; et tout leur procédé, depuis que nous sommes venus à Paris, a trop marqué ce qui les touche. Mais laissons-les faire tant qu'ils voudront ; toutes leurs entreprises ne doivent point m'inquiéter. Ils critiquent mes pièces ; tant mieux ; et Dieu me garde d'en faire jamais qui leur plaise ! Ce serait une mauvaise affaire pour moi.

[...]

N'ai-je pas obtenu de ma comédie tout ce que j'en voulais obtenir, puisqu'elle a eu le bonheur d'agréeer aux augustes personnes à qui particulièrement je m'efforce de plaire ? N'ai-je pas lieu d'être satisfait de sa destinée, et toutes leurs censures ne viennent-elles pas trop tard ? Est-ce moi, je vous prie, que cela regarde maintenant ? Et lorsqu'on attaque une pièce qui a eu du succès, n'est-ce pas attaquer plutôt le jugement de ceux qui l'ont approuvée que l'art de celui qui l'a faite ?

MOLIÈRE, *L'Impromptu de Versailles*, Scène V,  
in *Œuvres complètes 2*, Paris, GF – Flammarion, 2005

Apprends, Marquis, je te prie, et les autres aussi, que le bon sens n'a point de place déterminée à la comédie ; que la différence du demi-louis d'or et de la pièce de quinze sols ne fait rien du tout au bon goût ; que debout et assis, on peut donner un mauvais jugement ; et qu'enfin, à le prendre en général, je me fierais assez à l'approbation du parterre, par la raison qu'entre ceux qui le composent, il y en a plusieurs qui sont capables de juger une pièce selon les règles, et que les autres en jugent par la bonne façon d'en juger, qui est de se laisser prendre aux choses, et de n'avoir ni prévention aveugle, ni complaisance affectée, ni délicatesse ridicule.

MOLIÈRE, *La Critique de L'École des femmes*, Scène V,  
in *Œuvres complètes 2*, Paris, GF – Flammarion, 2005



## Bibliographie

Jacques ARNAVON, *L'École des Femmes de Molière*, Paris, Plon, 1936

Francis BAUMAL, *La Génèse du Tartuffe : Molière et les dévots*, Edition du Livre mensuel, 1919  
*Tartuffe et ses avatars : de Montuffar à Dom Juan*, Livre mensuel, 1925  
*Le féminisme au temps de Molière et Molière, auteur précieux*, Paris, La Renaissance du Livre, 1926

Paul BÉNICHOU, *Morales du Grand Siècle*, Paris, Folio Essais Gallimard, 1988

Christian BIET, *Les Miroirs du soleil*, Gallimard, 1989

Claude BOURQUI, *Les Sources de Molière*, Paris, SEDES, 1999

René BRAY, *Molière, homme de théâtre*, Paris, Mercure de France, 1956

John CAIRRNROSS, *Molière, bourgeois et libertin*, Nizet, 1963

Jean-Paul CHAMBAS, *Théâtre et peinture*, Paris, Actes Sud – Archambaud, 2004

Jean-Pierre COLLINET, *Lectures de Molière*, Paris, Armand Colin, 1974

Gabriel CONESA, *Le dialogue moliéresque : étude stylistique et dramaturgique*, SEDES-CDU, 1992

Pierre CORNEILLE, *Sertorius*, in *Œuvres complètes*, Paris, Le Seuil, 1998

Michel CORVIN, *Molière et ses metteurs en scène d'aujourd'hui*, Presses Universitaires de Lyon, 1985

Patrick DANDREY, *Molière ou l'esthétique du ridicule*, Klincksieck, 1992

Gérard DEFAUX, *Molière ou les métamorphoses du comique*, Klincksieck, 1992

DORIMOND, *L'École des Cocus ou La Précaution inutile*, in *Farces du Grand Siècle*, Paris, Le Livre de Poche, 1992

Georges FORESTIER, *Molière*, Bordas, 1990

Jacques GUICHARNAUD, *Molière, une aventure théâtrale*, Paris, Gallimard, 1963

Marcel GUTWIRTH, *Molière ou l'invention comique*, Paris, Minard, 1966

Louis JOUVET, *Molière et la comédie classique*, Paris, Gallimard, 1965

Madeleine et Maxfield-Miller Elisabeth JURGENS, *Cent ans de recherches sur Molière*, Paris, Imprimerie Nationale, 1963

Boris KOCHNO, *Bérard*, Paris, Herscher, 1987

Jean de LA FONTAINE, *Fables*, Paris, GF – Flammarion, 1995

- LA GRANGE, Charles Varlet dit, *Le registre de La Grange (1659-1685)*, Genève, Slatkine, 1977
- LA ROCHEFOUCAULD, *Maximes*, Paris, Classiques Larousse, 1935
- René LATHUILIÈRE, *La Préciosité, étude historique et linguistique*, Genève, Droz, 1966
- Anthony MC KENNA, *Molière, dramaturge libertin*, Paris, Champion, 2005
- Gustave MICHAUT, *Les débuts de Molière à Paris et les luttes de Molière*, Paris, Hachette, 1923
- MOLIÈRE, *Œuvres complètes*, Gallimard, La Pléiade, 1971  
*Œuvres complètes*, Quatre tomes, Paris, GF – Flammarion, 2005  
*Georges Dandin*, Paris, Classiques Larousse, 1990
- Georges MONGRÉDIEN, *La vie privée de Molière*, Hachette, 1950  
*Dictionnaire biographique des comédiens français du XVIIème siècle*, Paris, CNRS, 1961  
*Recueil de textes et de documents relatifs à Molière*, CNRS, 1965  
*Les Précieux et les Précieuses*, Paris, Mercure de France, 1939
- Christine OCKRENT (dir.), *Le Livre noir de la condition des femmes*, Paris, XO Éditions, 2006
- J-M. PELOUS, *Amour Précieux, amour galant : essai sur la Représentation dans la littérature et la société mondaine (1654-1675)*, Paris, Klincksieck, 1980
- Claude PRIN, *Cérémonial pour un combat*, Paris, Le Seuil, 2001
- Bernadette REY FLAUD, *Molière et la Farce*, Genève, Droz, 1996
- Alfred SIMON, *Molière, une vie*, Lyon, La Manufacture, 1987
- Linda TIMMERMANS, *L'Accès des femmes à la culture (1598-1715)*, Paris, Champion, 1993
- Jacques TRUCHET, *La Thématique de Molière*, CDU
- William SHAKESPEARE, *La Mégère apprivoisée*, trad. Marcelle SIBON, Paris, GF – Flammarion, 1993  
*Othello*, trad. Jean-Michel DÉPRATS, in *Tragédies*, Paris, Bibliothèque de La Pléiade, NRF, Gallimard, 2002
- Jean-Pierre VINCENT, *Le Désordre des vivants*, Paris, Les Solitaires intempestifs, 2002

[collaboration d'Arthur LE STANC]

La bibliothèque du Théâtre de l'Odéon est ouverte aux enseignants sur rendez-vous au 01 44 85 40 12 ou [juliette.caron@theatre-odeon.fr](mailto:juliette.caron@theatre-odeon.fr).

Pour aller plus loin ...

## Portraits de femmes

Deux spectacles à venir dans la saison où les femmes sont des personnages centraux : Catherine, Clytemnestre, Cassandre, ou encore Électre...

du 10 janvier au 23 février 2008

**La Petite Catherine de Heilbronn** création

d'Heinrich von KLEIST / mise en scène André ENGEL

Ateliers Berthier / Paris 17<sup>e</sup>

Une histoire impossible. Un défi à la mesure d'André Engel et certains des comédiens qui le suivent depuis *Léonce et Léna*, *Le Jugement dernier* ou *Le Roi Lear*. Ces cinq actes-là tiennent un peu de tous les genres : feuilleton amoureux à rebondissements, *La Petite Catherine* est aussi à certains égards une chronique médiévale, un conte fantastique, un roman policier, une légende de cape et d'épée, un mythe intemporel, un poème mystique, une ballade populaire.

du 15 mai au 21 juin 2008

**L'Orestie** création

d'ESCHYLE / mise en scène Olivier PY

Théâtre de l'Odéon / Paris 6<sup>e</sup>

Admirateur des Grecs et de Claudel, il songeait depuis longtemps à se mesurer aux «voix endeuillées» de la monumentale trilogie d'Eschyle ; son arrivée à l'Odéon lui en fournit l'occasion magnifique.

## Présentation du projet

Rendez-vous avec les enseignants le 30 janvier 2008 à 19h au Théâtre de l'Odéon pour une présentation générale du spectacle par Olivier PY : lectures d'extraits du texte, présentation de la maquette du décor et du projet.

Renseignements au 01 44 85 40 33 / 40 39

## À voir également ...

### Au théâtre

#### **La Mégère apprivoisée**

de William SHAKESPEARE / mise en scène Oskaras KORSUNOVAS  
du 8 décembre 2007 à juillet 2008

Comédie-Française / Salle Richelieu  
Place Colette  
75001 Paris

### En CD ou en DVD

#### **L'École des femmes**

de MOLIÈRE / mise en scène Louis JOUVET  
EPM Littérature, 2 CD / 2005

#### **L'École des femmes**

de MOLIÈRE / mise en scène Jacques LASSALLE  
Athénée production, collection COPAT, 2 DVD / 2004

### Archives de l'INA

#### **La Révolution au féminin**

de Laurent PRÉYALE / 2004  
diffusé dans le cadre des *Repères de l'histoire* / 52 min

#### **Quand les femmes s'en mêlent...**

de Jean-Michel GAILLARD et Stéphane KHÉMIS, réalisé par Paule ZAJDERMANN / 2003 / 52 min

#### **Texas-Kaboul**

d'Helga REIDEMEISTER / 2003  
diffusé dans le cadre de *Grand Format* / 1 h 32 min

### Au musée

#### **Images de femmes** / Musée d'Orsay

visite avec conférencier, l'un des parcours pédagogiques de la thématique  
«L'Art et la société»

#### **Maudite Aphrodite** / Musée du Louvre

parcours de visite : Maudite Aphrodite - Les stratégies amoureuses des couples mythiques

## Saison 2007-2008

Théâtre de l'Odéon / Ateliers Berthier

- 20 > 30 sept. 2007  
Théâtre de l'Odéon / 6°  
**Illusions comiques**  
texte et mise en scène OLIVIER PY
- 27 sept. > 10 nov. 2007  
Ateliers Berthier / 17°  
**Homme sans but** création  
d'ARNE LYGRE mise en scène CLAUDE RÉGY
- 9 > 27 oct. 2007  
Théâtre de l'Odéon / 6°  
**Le Bourgeois, la Mort et le Comédien**  
(Les Précieuses ridicules, Tartuffe, Le Malade imaginaire)  
de MOLIÈRE mise en scène ÉRIC LOUIS
- 7 > 11 nov. 2007  
Théâtre de l'Odéon / 6°  
**Moby Dick** création en italien surtitré  
d'après HERMAN MELVILLE mise en scène ANTONIO LATELLA
- 14 > 18 nov. 2007  
Théâtre de l'Odéon / 6°  
**La Cena de le ceneri (Le Banquet des cendres)**  
en italien surtitré  
d'après GIORDANO BRUNO mise en scène ANTONIO LATELLA
- 27 nov. > 4 déc. 2007  
Théâtre de l'Odéon / 6°  
**Maeterlinck** en français, allemand, néerlandais, anglais surtitrés  
d'après MAURICE MAETERLINCK  
mise en scène CHRISTOPH MARTHALER
- 8 > 16 déc. 2007  
Théâtre de l'Odéon / 6°  
**Krum** en polonais surtitré  
d'HANOKH LEVIN mise en scène KRZYSZTOF WARLIKOWSKI
- 10 janv. > 23 fév. 2008  
Ateliers Berthier / 17°  
**La Petite Catherine de Heilbronn** création  
d'HEINRICH VON KLEIST mise en scène ANDRÉ ENGEL
- 24 janv. > 29 mars 2008  
Théâtre de l'Odéon / 6°  
**L'École des femmes** création  
de MOLIÈRE mise en scène JEAN-PIERRE VINCENT
- 8 > 22 mars 2008  
Ateliers Berthier / 17°  
**Pinocchio** création spectacle pour enfant  
d'après CARLO COLLODI texte et mise en scène JOËL POMMERAT
- 27 mars > 18 avril 2008  
Ateliers Berthier / 17°  
**Tournant autour de Galilée** création  
spectacle de JEAN-FRANÇOIS PEYRET
- 22 > 31 mai 2008  
Ateliers Berthier / 17°  
**Ivanov** en hongrois surtitré  
d'ANTON TCHEKHOV mise en scène TAMÁS ASCHER
- 15 mai > 21 juin 2008  
Théâtre de l'Odéon / 6°  
**L'Orestie** création  
d'ESCHYLE mise en scène OLIVIER PY